MAD MOVIES PRÉSENTE



N° 10



PREDATOR
Entretien Schwarzenegger

BRIAN DE PALMA
Les Incorruptibles

JAMES BOND
Entretien Timothy Dalton

DEAUVILLE
Festival du cinéma américain

JACKIE CHAN
Police Story

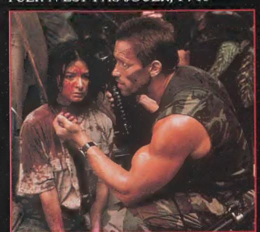


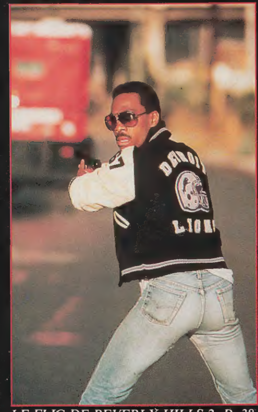
ESPAGNE : 550 PTS
BELGIQUE : 146 FB
CANADA : $ 5,75

L'ARME FATALE




TUER N'EST PAS JOUER, P. 18


PREDATOR, P. 6


LE FLIC DE BEVERLY HILLS 2, P. 38

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de la publication** et **Rédacteur en chef :** Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de Rédaction :** Marc Toullec. **Comité de rédaction :** Marcel Burel, Alain Charlot, Norbert Moutier, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration :** Betty Chappe, Cyrille Giraud, Jack Tewksbury. **Correspondants :** Maitland Mc Donagh (New York), Michel Voletti (Los Angeles), Giovanni Arduino (Italie). **Maquette :** Jean-Pierre Putters.
Remerciements à Michèle Abitol-Lasry, Monique Assouline, ATC 3000, Michèle Bertrand, Daniel Bouteiller, Denise Breton, Cannon France, Pierre Carboni, Olivia Cherqui, Michèle Darmon, Françoise Dessaigne, Golden Harvest, François Guerrar, Isabelle Ichay, Olivier Jahan, Françoise Landesque, Promo 2000, Alain Roulleau, Jean-Pierre Vincent.
Composition : Samat. **Photogravure :** IGO. **Impression :** SIEP. **Distribution :** N.M.P.P. **Rédaction/Administration :** 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Dépot légal :** août 87. **Commission paritaire :** N° 67856. **N° ISSN :** 0765-7099. Parait tous les deux mois. N° 10 tiré à 60 000 exemplaires.

EDITORIAL

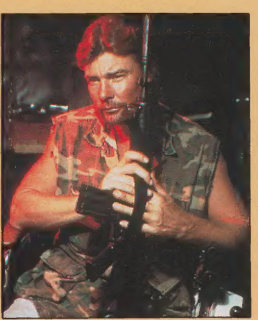
Freddy 3, **The Barbarians, Evil Dead 2** et sûrement bientôt **Predator** et **L'Arme fatale**, voilà les must qui caracolent en tête de notre hit-parade à nous, ce sacro-saint box-office hebdromadaire (pauvre bête !). Pas croyable... *Télérama* doit se sentir dans tous ses états. Non, mais c'est vrai quoi, vous avez vu la tête que fait leur petit bonhomme dès qu'apparaît un film à nous dans leurs colonnes ? Pour ceux qui ont la chance de ne pas encore connaître, sachez que cette honorable revue note ainsi les films qu'elle chronique en plaçant un petit bonhomme souriant ou complètement désespéré au début de leurs critiques. Et alors, suivant sa tête, on sait immédiatement s'ils ont violemment haï ou au contraire profondément détesté (ah ben oui, la fourchette n'est pas large mais c'est toujours comme ça qu'ils pratiquent, on n'y peut rien). Moi, je vois le jour où leur bonhomme va carrément se tirer une balle dans la tête ou cracher ses yeux salis par de tels spectacles dégradants. Qu'est-ce qu'on va tous se sentir triste ce jour-là, alors. Ou en tout cas on tâchera de faire semblant très fort... Tout ceci pour vous dire que jamais le genre que nous défendons ici ne s'est aussi bien porté, ni l'équipe si heureuse au terme de ce numéro 10 d'*Impact* (eh oui, dix numéros déjà, il va bientôt falloir se prendre au sérieux ; comment on va faire ? Une rétrospective des neuf numéros précédents peut-être, on signerait ça Otto Satisfaction, par exemple...).
Bon, l'évènement le plus marquant de l'été sera sûrement la sortie de **Predator** qui, à la générale surprise, s'avère être un excellent film, à moins que **L'Arme fatale**, qui déménage aussi dans le genre explosif, ne vienne lui rafler la mise. Quant à la rentrée, c'est du complet délire : Le Bond, sans doute un des meilleurs de la période post-Sean Connery, **Les Incorruptibles** re-visités par ce fou de Brian De Palma, **Amazon Women on the Moon** qu'on attend comme des bêtes. Et puis, pour faire passer tout ça, pourquoi ne pas se défouler avec l'explosif **Police Story**, un « Jackie Chan » comme vous n'en avez encore jamais vus.
Alors sachez déguster avec modération et dites-nous ce que vous en pensez. Par contre, ne montrez pas ce numéro au petit bonhomme, en question, il arborerait un visage pas encore homologué dans *Télérama*. Non faites gaffe, il ne faut pas rire avec ça...

Jean-Pierre PUTTERS

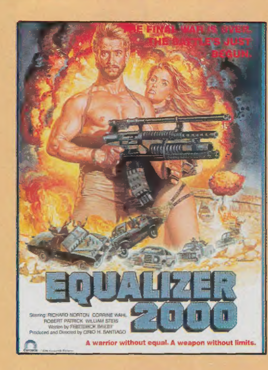
• Vous vous rendez compte qu'il y en a qui osent encore tourner des films racontant comment les vétérans du Vietnam y retournent afin de retrouver un de leurs collègues porté disparu. Cette fois, ça s'appelle **Violent Zone** et les premiers coups de manivelle viennent de commencer aux Philippines sous la direction de John Garwood pour Arista. Repos, vous pouvez fumer.

• Le retour des vétérans. Budd Boetticher de passage à Madrid pour un hommage rendu à un de ses acteurs favoris, Randolph Scott, a annoncé qu'il allait tourner un western en Espagne très prochainement sur un scénario de Burt Kennedy. Les papys ont vraiment de la résistance; et quel symbole de venir en Europe pour tenter de redonner vie au western américain dont il est un des maitres !

• **Nightforce** est le nouveau titre de **Night Fighters** réalisé par Lawrence Foldes avec une belle brochette d'acteurs sympathiques : Linda Blair (Miss **Exorciste**), James Van Patten, Richard Lynch, Claudia Udy et Cameron Mitchell. Quand sa meilleure copine est enlevée par des terroristes sud-américains, Carla (L. Blair) prend la tête d'un groupe de jeunes pour la délivrer; car son père sénateur refuse de négocier avec eux. Ils seront pris en main par un ex du Vietnam (tiens donc !) qui les défendra contre les mexicains.



J.M. Vincent, ENEMY TERRITORY.



• Mini scandale aux Etats Unis pour la sortie du film **Enemy Territory** qui a été retiré de l'affiche au bout de quelques jours après qu'un groupe de spectateurs aient crié au racisme et appelé au boycott du film. Réalisé par Peter Manoogian et interprété par Ray Parker Jr et Jan Michael Vincent **Enemy Territory** s'intéresse à la violence urbaine : deux hommes sont piégés dans un immeuble par un gang adolescent « Les vampires » qui jure qu'ils ne verront pas la lumière du jour suivant.

• **Flicks** de Peter Winograd passe en revue, en les parodiant, la plupart des genres cinématographiques : le dessin animé, le polar, le serial, les films d'horreur avec un sketche intitulé **House of the living corpse**, la S.F avec **Philip Alien Space Detective**... Tourné en 1981, il vient seulement de sortir et d'un générique d'inconnus on ne relève guère que le nom des frères Chiodo, les maquilleurs, dont c'était un des premiers jobs pro.

• Le retour des fils prodigues. **Kung-Fu : The next generation** de Tony Wharmly tente de redonner une vie nouvelle à la série interprètée naguère par David Carradine en la transposant à l'époque actuelle. Le rôle principal du descendant de Caïne a été confié judicieusement à Brandon Lee (fils de Bruce) qui s'en tire plutôt bien. Mieux de toute façon que Lee Majors 2d (lui aussi fils de son père) qui est supposé être le nouvel homme bionique. Il est porté sur les fonds baptismaux par son daddy et par Lindsay Wagner notre chère Bionic Woman (Super Jaimie chez nous) dans le téléfilm **Return of the 6 Million dollarman & Bionic woman** dirigé par Ray Austin et interprété également par Richard Anderson et Martin Landau.

• Sortez les Kleenex car on vient d'apprendre le décès de la somptueuse Ajita Wilson le 26 mai dernier à Rome d'une hémorragie cérébrale. Née d'un père américain et d'une mère brésilienne, elle avait débuté au cinéma en 1977 dans **The nude Princess** où elle tenait le rôle d'une des femmes d'Idi Amin Dada. Par la suite, elle a fait carrière dans une longue série de films sexy italiens comme : **Black Aphrodite, Candid Erotica, Apocalipsis sexual, Sadomania, Savage Island...** elle n'avait que 36 ans.

• Dans le téléfilm **In self defense** réalisé par Bruce Seth Green avec Linda Purl, Yaphet Kotto et Terry Lester, une femme ayant identifié l'auteur d'un accident de la route, ignore qu'il s'agit d'un psychopathe qui a déjà tué 7 personnes. Il compte bien qu'elle sera la 8e... mais, elle en a décidé autrement.

• Cirio H. Santiago prolifique réalisateur de films d'action vient de tourner un western futuriste aux Philippines. Ça s'appelle **Equalizer 2000** (c'est le nom d'une arme automatique révolutionnaire) et doit beaucoup à **Mad Max 2.** Dans un Alaska post-atomique des bandits tentent d'éliminer les hordes qui possèdent et contrôlent les pompes à essence. En tête de générique : Richard Norton, Corinne Wahl.

• Tourné par deux réalisateurs dans deux pays différents, **Sakura Killers** est plus homogène qu'on pourrait le croire. On y voit des agents secrets se rendre à Taiwan afin de récupérer une cassette renfermant des informations sur des expériences génétiques et qui a été dérobée par des Ninjas. En fait, le tout est chapeauté par l'organisation japonaise des Sakura qui veut la vendre aux soviétiques.

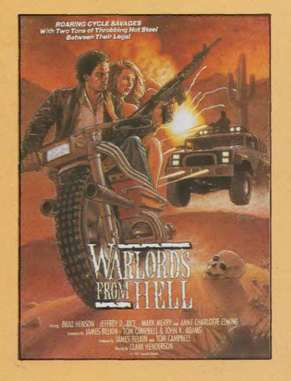
• Une puce électronique qui permettra de créer un cyborg à l'intelligence artificielle est au centre du film canadien **Keeping Track** réalisé par Robin Spry. Michael Sarrazin et Margot Kidder est le couple poursuivi par tout le monde après avoir assisté à un meurtre dans un train. L'ombre des **39 marches** plane...

• Parce qu'un groupe terroriste néo-nazi a gardé sa fille en otage après un hold-up manqué, un journaliste (Ken Wahl) s'associe avec un ex du Viet-Nam (ben oui !) pour la retrouver, sous les yeux d'un inspecteur de police (Doug Mc Clure) dépassé par les évènements. Voilà le sujet pas franchement original de **Omega Syndrome** le film de Joseph Manduke.

• Un nouveau rival pour James Bond ? **Gunnpowder**; en fait, il s'agit d'un tandem d'agents secrets Gunn et Powder. Ils sont appelés à venir en France pour rechercher et détruire le Docteur Vache (qui fera meuh la prochaine fois!). Ce dernier veut détruire l'équilibre économique mondial avec une invention de son cru : un produit qui permet de rendre l'or liquide sans chaleur. Le film de Norman J. Warren est un peu fauché mais dynamique avec dans les rôles principaux David Gilliam, Martin Potter et David Miller.

• Deux projets italiens en tournage à Saint Domingue : **Combat force** de Enzo Castellari avec John Steiner et John Philip Law; et **Night of the Sharks** de Tony Richmond (Tonino Ricci) avec Treat Williams, Christopher Connelly et Antonio Vargas.

• **Lethal Weapon** ayant cassé la barraque au propre comme au figuré voici venir **Deadly Weapon** une histoire de Michael Miner mise en scène par lui-même et qui rappelle vaguement **Laserblast**. Le film de Mike Dolgy **Secret Weapon** lui, mise sur l'action et la science fiction et est interprétée par l'inénarrable Jon Mikl Thor chanteur de hard rock décidé à devenir une star du cinéma fantastique... Y-a du boulot quand même mais on l'applaudit bien fort pour sa persévérence.





SLAVE GIRLS FROM BEYOND INFINITY

• Empire nous avait habitué à des ringardises intégrales mais là, les records sont pulvérisés. Sous le label Infinity, Charles Band a concocté un **Slave Girls from Beyond Infinity**. Son auteur : Ken Dixon, ancien collaborateur du calamiteux Al Adamson. **Slave Girls** se déroule dans une autre galaxie où des femmes sont réduites à l'esclavage. Deux d'entre elles s'évadent et atterrissent sur la planète d'un certain Zed, chasseur d'hommes et collectionneur de têtes. De l'érotisme, de la science-fiction, de l'horreur... **Slave Girls** ne se refuse rien.





• Une nouvelle production Roger Corman, **Warlords from Hell** signée Clark Henderson. En traversant un village mexicain, deux américains sont agressés par un gang motorisé de despérados. Ils ont contraints de travailler au trafic de la marijuana. Mais Betsy, leur jolie sœur, arrive à la rescousse... Si vous aimez les parcours de moto-cross agrémentée de quelques explosions.

• Auteur du plus nul des plagiat de **Star Wars** avec **La Bataille des Etoiles**, Alfonso Brescia alias Al Bradley (**Les Amazones font l'amour et la guerre aussi**) filme un troisième tome aux aventures de ce Conan aux petits pieds qu'est Ator. Cela se titre **Iron Warrior... The Legend !** Rien que ça. C'est produit par Sam Still, les images sont signées Wally Gentleman. Des pseudos ronflants à point.

• Sam Jones (**Flash Gordon**), Linda Blair (de plus en plus joufflue) sortent les gros flingues dans **Silent Assassin** de Ada Lim et Will Gates. Il est question de ninjas nouveau genre armés d'ustensiles pour le moins originaux (dont de mignonnes serpes pour druides). Cela semble très, très violent.

• Le nouveau John Carpenter s'intitule **Prince of Darkness** avec Donald Pleasence, Victor Wong, Lisa Blount et Jameson Parker; on y verra un groupe d'éudiants aider un de leurs professeurs à venir à bout de Satan qui tente de revenir sur terre. On satan au pire...

Jack TEWKSBURY.



PREDATOR

Arnold revient le muscle bandé, la mitrailleuse fumante. Prêt à liquider l'affreux preneur d'otages, prêt à tous les exploits physiques. Mais voilà que son nouvel adversaire n'est pas de cette terre, que ses capacités le dépassent de très loin, que ses ressources sont multiples, que sa cruauté est sans limite... Très vite, le casseur de guerrilleros risque la cassure définitive, le grand crac.

Les premières images de **Predator** rappellent celles de **The Thing** de John Carpenter, une immensité stellaire d'où jaillit un appareil en direction de la terre. La suite laisse entendre que le vaisseau spatial contenait le Prédator et que celui-ci ne serait en fait qu'un touriste, un chasseur du dimanche venu ici-bas se livrer à un safari dont l'homme est le gibier. Cela donne une idée de l'inégalité des chances, lorsque un beauf foudroie de chevrotine bien tassée un lièvre. Comparaison loin d'être déplacée : le Prédator est un super chasseur, suréquipé, outillé, l'homme une super-proie. L'alien en villégiature pratique son sport favori en toute sérénité ; il abat un à un les trouffions d'élite, casseurs de guerilleros terroristes. Evidemment, il y a l'os, Arnold himself, indispensable ressort dramatique de l'action. Mais sa confrontation avec l'extra-terrestre le désavantage à tous les niveaux ; c'est le hasard et un peu de boue bien onctueuse qui lui permettent de lui tenir tête. Ceci, plus la sportivité de l'adversaire qui lui offre la possibilité d'un combat « d'homme à homme », sans arme.



Ne cherchez pas le Prédator du côté des essains décervelés d'**Aliens**, le Prédator s'impose en être intelligent, doué de personnalité. Méchant et pas bête. Sa conception doit tout à Stan Winston (**L'Invasion vient de Mars**, et **Aliens** justement). Le look, humanoïde, du rôle-titre évoque le crustacé. Une langouste que John McTiernan dissimule d'abord sous un casque pressurisé. Au début, la présence du Prédator est affaire de sensations. Impossible de détecter directement sa présence. Et pour cause : une technologie de pointe apporte à une panoplie déjà impressionnante les avantages du caméléon, le mimétisme. « La jungle semblait avancer » dit l'un des protagonistes. Et, en effet, la combinaison réfléchissante du chasseur miroite de végétation, à peine décalée par rapport à l'environnement. C'est là sa force et son talon d'Achille à la fois ; quand sa proie, elle aussi, adopte pareil stratégie, il ne peut la voir, la localiser grâce à une espèce de radar. Son arme la plus meurtrière : un mini-canon équipé d'un laser, monté sur son épaule. Il perfore un front, découpe un bras, creuse un énorme cratère dans un thorax... En bon chasseur qu'il est, le Prédator collectionne les trophées, des crânes à nus, bichonnés, lisses, soigneusement alignés sur une large branche. Ce fétichiste suspend ses victimes aux arbres, les écorche, les dépiote comme de vulgaires lapins, les vide à l'aide d'un impressionnant couteau à la lame crantée... Sauvage, barbare, sanguinaire... peut-être, mais pas plus que les crétins qui font des cartons au fond de nos bois. Ces deux mètres et demi de hauteur et une force colossale ne laissent aucune chance à Arnold soulevé d'une seule main à trente bon centimètres du sol puis jeté négligemment dans la rivière. Histoire de prolonger les réjouissances, le Prédator lui offre une seconde chance après l'avoir examiné. Sa bonté lui coûtera très cher...



Comme Alien

Pour son second film, John McTiernan bénéficie de moyens autrement plus importants que ceux alloués au très beau et très stressant **Nomads**. Réalisateur de 200 spots publicitaires, il a déjà l'expérience et le métier d'un vétéran. En tout cas tout ce qui était nécessaire pour mener à bien l'entreprise **Predator** après le départ du metteur en scène néo-zélandais Geoff Murphy viré par la production. Passée la séquence pré-générique, McTiernan démarre **Predator** comme le plus classique des films de guerre, branche commando, séquences rapides et précises de mise en place d'une opération destinée à libérer quelques américains pris en otage par des guerrilleros quelque part dans une jungle d'Amérique latine. Le cinéaste ne se perd pas en palabres, tout est succintement défini : les caractères, les armes, la topographie... Traditionnel mais hyper-efficace d'autant plus que McTiernan décrit la jungle avec un talent comparable à celui du John Boorman de **La Forêt d'Emeraude**. C'est-à-dire d'une manière esthétique et lumineuse. On ressent l'humidité, la végétation envahissante. Puis le danger véritable une fois les preneurs d'otages exterminés. Tout d'un coup, les rôles sont chavirés : les soldats d'élite perdent tout potentiel meurtrier contre le







COMMANDO



Portrait de groupe sans dame : Blain, Mac, Dillon, Dutch, Poncho Billy et Hawkins.

Le plus remarquable des hommes de « Dutch »/Arnold a la carrure d'un ancien lutteur, Jesse Ventura (Blain). Engagé dans la Marine à dix-huit ans, il a effectivement servi dans les Forces Spéciales pour combattre en Asie du Sud-Est. « Je suis le premier dans l'histoire du cinéma à me servir manuellement de l'arme qu'on m'a pris entre les mains dans **Predator**. C'est une mitrailleuse d'hélicoptère. La meilleure manière de la décrire est encore de dire qu'il s'agit d'une sorte de tronçonneuse tirant des balles ». Ventura porte en effet un engin assez incroyable, lourd de plusieurs dizaines de kilos. « Heureusement, j'ai l'expérience de la Navy » ironise-t-il. Plus qu'un costaud sans cervelle aux machoires carrées, Blain est un personnage attachant malgré les instincts de tueur qui l'animent lors de l'attaque du camp. Son grand ami dans la bande : Mac, un géant noir, rendu fou de chagrin par la mort de son pote. Mac, très porté sur l'arme blanche, est interprété par Bill Duke déjà vu aux côté de Schwarzenegger dans **Commando**. Le second Black de l'équipe, Dillon. Dillon que Mac ne peut souffrir d'ailleurs. Ce dernier est comme parachuté dans l'équipe de Dutch mais les deux hommes ont crapahuté ensemble dans le passé. Aujourd'hui, Dillon appartient à la CIA. Sa présence tient à quelques documents que possèdent les guerrilleros. C'est Carl Weathers, Apollo Creed dans tous les **Rocky**, qui prête ses traits et ses pectoraux à cet agent en détachement. Encore une stature imposante, celle de Billy (Sonny Landham), soldat d'origine Cherokee et Séminole. « Billy tient dans **Predator** un rôle très particulier. Il a un rapport intuitif, quasi magique, avec la nature et sera le premier à sentir le Prédator et à l'affronter avec les armes traditionnelles de ses ancêtres indiens ». Sonny Landham jette les flingues, se munit d'un poignard et attend le chasseur. Celui-ci ne l'épargnera pas bien que, sans doute, sensible à un courage qui touche au sacrifice. Interprète de Poncho Ramirez le chicano, Richard Chaves a servi au Vietnam dans la 196e Brigade d'infanterie. Son rôle est assez effacé. Tout comme celui de Hawkins, radio et toubib à lunettes, tenu par Shane Black, surtout connu pour être le scénariste de **L'Arme Fatale**. Black a décidé de figurer dans **Predator** suite aux conseils du producteur Joël Silver (également promoteur de **L'Arme...**) : « j'ai tenté cette expérience pour comprendre le travail d'acteur, et j'ai appris des choses qu'aucun cours dramatique n'aurait pu m'enseigner... ». Seule femme de **Predator**, Elpidia Carrillo (Anna, la seule survivante au carnage du camp guerrillo). D'abord tenue prisonnière par Blain, elle est ensuite délivrée de ses liens par Dutch. La confiance payant, c'est elle qui alertera les autorités militaires américaines des méfaits de l'alien. Chef de cette équipe rodée aux missions les plus périlleuses, Dutch. Autrement dit, Arnold Schwarzenegger dans la peau d'un personnage plus grand que nature mais qui sera à deux doigts d'être brisé par un adversaire redoutable.

Marc TOULLEC

Une créature complexe et inhumaine dont le sport favori est la chasse à l'homme !

LES EFFETS SPECIAUX VISUELS

R/Greenberg Associates, fondé en 1977 par Richard et Robert Greenberg, est un des studios d'effets spéciaux les plus sophistiqués des Etats-Unis. Situé à Manhattan, où il occupe un immeuble entier, d'une superficie totale de 5 000 mètres carrés, il regroupe 70 collaborateurs et intègre toutes les techniques actuelles du cinéma : conception de storyboard, effet « live », animations et mouvements d'appareils assistés par ordinateur, photographie aérienne, images de synthèse, tirage optique, montage et préproduction. Pour **Predator**, un ordinateur mesurait tous les mouvements de caméra pour les scènes avec le monstre et toutes les séquences difficiles de façon à être d'une précision extrême.



Prédator. Ceux qui s'étaient avérés être quelques heures plus tôt des chasseurs se retrouvent réduits à l'état de gibier convoité par une espèce de Comte Zaroff venu du fin fond de l'espace. La machine est mise en route ; le « monstre » décime la troupe. Depuis **Nomads**, on sait que McTiernan excelle à décrire l'invisible, les entités tapies dans l'ombre. Re-belote dans **Predator** : la créature extra-terrestre demeure constamment hors du champ de la caméra ou, quand elle y est, seule une forme ondulante se dessine. Le recours à la caméra subjective, à « l'Alien vision » renforce encore le suspense. Progressivement, McTiernan dévoile sa vedette. Brièvement d'abord puis sous un casque. Ils ne sont pas très loin les mécanismes parfaitement huilés de **Alien**, film bâti sur une même logique sanglante ; les humains passent de vie à trépas, sauf un qui livre un ultime combat contre la bête. Comme Ridley Scott, McTiernan a su ne pas trop en montrer. Surtout en ce qui concerne la violence, le gore. Il y a des instants baignant dans l'hémoglobine mais seulement des instants. Le montage, concis, choisit le nécessaire et **Predator** en tire une puissance qui, jamais, ne se démentira. Question force, la dernière demi-heure est un monument épique, superbement mise en scène, traversé d'images fulgurantes, barbares. Un affrontement de titans, quasiment préhistorique. Des armes élémentaires (couteau, arc, pics, tronc d'arbre...), une nature bouillonnante (boue, feu, eau), des pulsions animales (force physique, hurlements, ruses...)... D'un côté, le militaire crevant de trouille ; de l'autre, le Predator, le monstre, la bête. Civilisé évidemment.

Predator, *USA, 1986/87. Prod. : Joël Silver/Lawrence Gordon/John Davis pour 20th Century Fox. Réal. : John McTernan. Scén. : Jim et John Thomas. Dir. phot. : Donald McAlpine. Mus. : Alan Silvestri. Silvestri. Spfx : Stan Winston. Mont. : John F. Link et Mark Helfrich. Int. : Arnold Schwarzenegger (Dutch), Carl Weathers (Dillon), Elpidia Carrillo (Anna), Bill Duke (Mac), Jesse Ventura (Blain), Sonny Landham (Billy), Richard Chaves (Poncho Ramirez), Shane Black (Hawkins), R.G. Armstrong (Général Phillips). Dur. : 1 h 47. Dist. : 20th Century Fox. Sortie nationale le 19 août 1987.*

Entretien avec
ARNOLD SCHWARZENEGGER

« Je trouve primordial qu'un film fasse de l'argent ».

I. : Pourquoi Predator plutôt que Conan 3 ou Terminator 2 ?
A.S. : Quand j'ai décidé de faire ce film, c'était en fonction du sujet, du concept particulier qui l'anime. Je me suis pas trop soucié de mon personnage. L'idée de Predator est vraiment unique : cela débute comme un film de guerre et tout le monde croit à une séquence de **Rambo** ou **Commando**, et au premier tiers, l'histoire prend une tout autre direction. Avec ce plus qu'est l'extra-terrestre, un chasseur venu sur notre planète s'offrir on ne sait quoi, une partie de chasse. Lorsqu'il tombe sur nous, sa nature le pousse à nous défier, parce que nous avons des armes, que nous sommes entraînés au combat. Ce changement, ce glissement était pour moi capital. Capital par rapport à ce que je voulais faire. Je crois, comme beaucoup d'autres, qu'un film fonctionne lorsque l'idée de base est bonne. Vous pouvez avoir autant d'argent que vous voulez, les acteurs que vous désirez mais si l'idée n'a rien d'unique, si le scénario n'offre rien d'épicé, s'il ne contient aucun élément original, les spectateurs n'en parleront pas autour d'eux, pire, ils n'iront pas le voir. Je trouve primordial qu'un film fasse de l'argent, qu'un maximum de personnes se déplace. Pour **Predator**, le postulat m'a enthousiasmé. Quant à mon personnage, c'est simplement celui d'un soldat aguerri, bien armé, bien équipé et surtout bien préparé au type de mission pour lequel on l'emploie. Comme vous le constatez, rien que puisse exiger une performance d'acteur. Non, c'est vraiment l'idée extraordinaire d'un film pas comme les autres.

I. : Vous avez la réputation de vous engager totalement sur vos films, à tous les niveaux de la production...
A.S. : J'essaie toujours d'être impliqué dans tout ce que je fais. Plutôt que de faire faire les choses par d'autres gens, j'estime qu'on doit savoir à tout moment ce qui se passe, financièrement, publicitairement, en termes de marketing, professionnellement... Je tiens à superviser la mise en route du projet choisi, je surveille la production. Ce que je confie aux autres, ce sont des responsabilités mais je suis toujours là derrière.

I. : Contrairement à vos rôles précédents, des solitaires (Conan, Terminator, Commando, Le Contrat), vous opérez ici au sein d'une équipe. Différent, non ?









Arnold emploie les mêmes trucs que son agresseur et joue les caméléons !

« Ce que je confie aux autres, ce sont des responsabilités mais je suis toujours là, derrière ».

A.S. : J'ai effectivement souvent joué le gars qui se bat seul pour une cause ou une autre contre une armée ou, du moins, contre quelques dizaines de personnes. J'ai toujours voulu faire partie d'une production comme **Les 12 salopards** ou **Les 7 Mercenaires**, un film où vous avez une équipe constituée pour le meilleur et pour le pire. En parcourant le script de **Predator**, j'ai tout de suite ressenti cela, mon rêve allait devenir réalité. La question allait être : comment trouver les acteurs ? Pour rendre captivante les aventures de ce commando, nous avons pris notre temps et « screen-testé » des dizaines de comédiens à qui je donnais la réplique. Ainsi mise au point, l'équipe s'est avérée payante et comparable, justement, à celles, célèbres, des grands classiques.

I. : L'un des membres du commando est Carl Weathers, partenaire de Sylvester Stallone dans les Rocky. Vos rapports avec lui ?

A.S. : Tout d'abord, Carl Weathers est quelqu'un de très discipliné. Il est aussi très bien entraîné et, parfois même, plus que moi. Il court, utilise des poids et haltères, pratique des exercices cardiovasculaires, fait de la boxe et toutes sortes de sports encore. De surcroît, en tant qu'acteur, il est très sérieux. Il surveille donc de très près sa forme physique et son jeu. Mais ce qui fait surtout de lui un partenaire excellent, c'est sa franchise, sa crédibilité. Avec lui, rien ne cloche. Ce qu'il dit, ce qu'il fait, tout passe merveilleusement. Il possède en plus beaucoup d'humour et n'essaie jamais de tirer la couverture à lui. Il ne « vole » pas les scènes. Il n'en fait jamais à sa tête et conserve un esprit d'équipe remarquable...



I. : La confiance régnait donc...

A.S. : Oui. C'est aussi important d'être confiant, de croire en vos possibilités ; dans le cas contraire personne ne le sera ou le fera pour vous. C'est avec ses atouts que vous convaincrez par la suite, un producteur, un entrepreneur, un politicien. J'ai appris grâce au body-building, au football et aux autres sports que je pratique à me connaître avec exactitude et donc à avoir confiance en moi. Sans cette confiance, impossible de battre des records ou de jouer dans de bons films.

I. : Le tournage a eu lieu au Mexique dans des conditions difficiles. Parlez-nous en...

A.S. : J'ai rarement connu des tournages en extérieurs agréables. Je suis plus qu'habitué à ce type d'épreuves ; on peut tout me proposer maintenant. Plus rien ne peut me surprendre. Bien que, pour **Predator**, le tournage a été extraordinairement dur : nous étions en pleine jungle, à la merci d'un tas d'insectes, de serpents, et d'imprévus de toutes natures. Nous devions faire face aux problèmes d'humidité, de déshydratation. Nous avons également beaucoup tourné dans l'eau, près des chutes, avec plusieurs cascades assez dangereuses comme plonger du haut d'une chute d'eau... C'était difficile mais pas plus qu'à l'armée. Sauf qu'à l'armée, je n'étais pas payé, alors que là, je le suis ! L'argent rend tous les tournages supportables. Je veux dire qu'on reçoit un bon petit salaire.

I. : Votre partenaire numéro 1 est le Predator, le 8e personnage du film.

A.S. : Le prédateur que nous affrontons est très semblable à l'homme mais dans des proportions plus grandes. Il mesure 2 mètres 10, il marche et agit comme un être humain. Il possède de surcroît une force et une agilité incroyables. Il vole presque d'arbre en arbre. Il ressemble à une sorte de lézard mais a la sophistication d'un homme. Un petit gadget lui permet de tirer rapidement là où il le veut. Il a également une mémoire phénoménale et la capacité d'imiter les voix des autres personnages. C'est une créature complexe, loin d'être primaire, humaine sans l'être. Dangereux, il prend son pied dans les parties de chasse, la chasse à l'homme.

*I. : Avez-vous une idée de ce qu'est le public qui ira voir **Predator** ?*

A.S. : J'essaie toujours, quand je me décide à tourner un film, de penser à ceux qui le verront et cela bien avant d'accepter le script et le rôle. Je n'accepterais pas un film qui ne soit pas destiné à un public très large. S'il est conçu pour tel ou tel minorité de spectateurs, je ne l'accepterais pas parce qu'il ne fera pas suffisamment d'argent. En ce qui concerne **Predator**, ayant lu le scénario, tourné le film et vu le résultat final, observé les réactions des spectateurs, je peux dire que je me suis pas trompé car c'est une production qui s'adresse à toutes les tranches d'âges, aux hommes comme aux femmes, aux gens qui aiment vraiment les exploits physiques. Ainsi qu'à ceux qui aiment se divertir et rien d'autre, à ceux qui aiment l'aventure et l'action. Ceux qui, également, veulent de l'horreur parce que, d'une certaine manière, **Predator** est un film d'horreur. Le fait qu'il s'adresse à tous en fera, je crois, un immense succès.

(Propos traduits par **Alain CHARLOT**)





L'ARME FATALE

LETHAL WEAPON

entretien avec RICHARD DONNER

I. : Les attitudes des personnages font très réalistes...
R.D. : Oui, certains des gars qui participent au coup de feu dans le désert sont de vrais mercenaires. L'un d'entre eux vient de Nouvelle-Zélande. Nous avons travaillé étroitement avec différents services de police de la ville de Los Angeles et avec un cascadeur nommé Bobby Bass qui, en plus d'être cascadeur professionnel, a, en Caroline du Sud, une école où il enseigne la lutte anti-terroriste. Cette école travaille pour le gouvernement qui lui envoie des inspecteurs du FBI. Bien sûr, Danny et Mel n'ont tout appris sur eux mais ont travaillé la manière de sortir naturellement un flingue de derrière leur dos ainsi que d'autres trucs du même ordre. Mel était capable, à la fin de l'entraînement, de manier son baretta en aveugle de façon à, lorsqu'on tourne la scène, le geste vienne naturellement, qu'il n'y ait pas lieu de se concentrer sur la mécanique. Danny et Mel se sont également déplacés avec la police de nuit ; c'était fascinant et il nous arrivait de temps à autre qu'une prostituée ou un revendeur de drogue reconnaissent Mel Gibson sans en être trop sûr. Imaginez le choc ! Mais j'étais préoccupé par leur sécurité ; être flic est un métier dangereux, surtout à Los Angeles. Finalement, ce n'est pas la chose à faire la plus fûtée. Ils l'ont fait durant trois jours. Je leur ai dit stop parce qu'ils voulaient continuer. Je leur ai répondu « après le film, si vous en avez encore envie ! ».

I. : Les dialogues sonnent toujours juste...
R.D. : Oui, le plus surprenant est qu'ils ont été écrits par un garçon de 21 ans. Il s'est beaucoup penché sur les personnages et les comédiens, connaissant à fond leur rôle, ont pu improviser. Le scénario original prévoyait deux flics blancs. Quand je l'ai lu, il était seulement question de deux hommes. J'ai voulu Mel immédiatement parce que j'ai travaillé avec lui sur un autre scénario, un film qui ne s'est pas monté. Mais je ne l'ai jamais vu auparavant vulnérable ou comique ; or je savais que dans la vie, Mel est l'un et l'autre. Mais si c'était évident pour Gibson, je n'avais, par contre, pensé à personne pour le rôle de Murtaugh. Marion Doughnerty qui avait fait pour moi le casting de **Goonies** m'a contacté un jour en me proposant Danny Glover dont elle s'était occupé pour **La Couleur Pourpre**. Ma première réaction a été « Mon Dieu ! ». Et j'ai dit « mais il est noir ». Elle m'a répondu « Et alors ? ». Et effectivement, c'était une façon de voir les choses. On se prend pour un libéral et puis un jour, on prend une claque ! Mais je sentais que c'était un excellent choix. Je vous donne ma parole d'honneur qu'ensuite nous n'avons pas changé une seule ligne au dialogue. Y compris dans la scène où le petit black réplique à Danny : « je pensais que les flics de Los Angeles tuaient les noirs ! ». Du coup, on trouve de l'humour là où il devait ne pas y en avoir.

I. : Comment les deux acteurs se sont entendus durant le tournage ?
R.D. : C'était phénoménal. Quand ils ne travaillent pas, ils allaient faire la bringue ensemble. Ils venaient chez moi et on allait à la pêche. Mel, Danny, Gary (Busey) et moi étions inséparables. Mais il ne faut pas oublier que les quatre semaines d'entraînement n'était pas seulement prévues pour une mise en forme mais également pour lier des rapports d'amitié.

I. : Comment a démarré l'idée d'un film qui aurait pu être simplement un polar de plus dans lequel deux flics mènent l'enquête ?
R.D. : L'idée à l'origine appartient entièrement au scénariste Shane. Je n'ai pratiquement rien changé, excepté le fait que je tenais un peu plus à un western classique. Et donc, j'ai évité de trop montrer de sang, de membres arrachés et tout ce que cela suppose. Je voulais de l'action, du suspense et non dégoûter le spectateur. Par exemple, la séquence d'ouverture était prévue beaucoup plus sanglante, avec un corps dans un état peu regardable. Et moi, je ne voulais pas de ça. Je me suis dit qu'il y avait un autre moyen de filmer la scène, tout en foutant la trouille. Et c'est ce qu'on voit dans le film ; la fille vient épouser le toit de la voiture. Quand le film est sorti aux USA, les







journalistes ont écrit : « c'est complètement impossible qu'on s'écrase de cette manière ». Mais, avant de tourner cette scène, Michael Riva, le directeur artistique, petit-fils de Marlène Dietrich, a trouvé une photo datant de 1934 dans **Life Magazine** d'une personne tombée d'une hauteur de 54 étages de l'Empire State Building sur une automobile. La photo ressemblait à une sculpture en métal ; sur le toit de la voiture gisait la femme, l'air serein, comme si rien ne s'était passé. La seule chose qui dénotait étaient ses bas repliés jusqu'aux chevilles. J'ai montré la photo aux journalistes qui ont tout de suite corrigé le tir.

Au niveau action, cette séquence est l'exemple type de ce que je voulais faire. De même, pour les scènes de torture, je n'avais pas envie de mains broyées dans un étau, de poitrine lacérées... Et c'est pour cette raison qu'on s'est servi d'une sorte d'éponge reliée à



Richard Donner et Mel Gibson







une batterie électrique. Emotionnellement, c'est aussi fort que si on leur avait coupé les doigts. Mais il fallait également d'excellents acteurs.

I. : Le combat final revêt une grande importance...

R.D. : Oui, parce que Mel luttant contre Gary, c'est en fait Mel luttant contre lui-même. L'un et l'autre sont totalement identiques sauf qu'ils ne sont pas du même côté de la barrière. Nous avons discuté de ce passage pendant des jours et des jours pour que Mel ait vraiment la sensation qu'il était primordial. Lui qui n'avait aucun respect pour la vie d'autrui décide de ne pas achever son adversaire. Il ne s'est pas débarrassé de son passé mais il l'accepte comme tel.

Je pense que le succès de **L'Arme Fatale** est surtout dû au fait que j'ai cherché à motiver le spectateur et non à l'horrifier.

I. : Le combat final a, en plus, la particularité d'être la combinaison de plusieurs arts martiaux...

R.D. : Oui, c'est une combinaison incroyable de plusieurs éléments. Il y a une part de jiujitsu brésilien, un sport resté très populaire là-bas. Non seulement c'est une technique défensive qui comporte de très beaux mouvements et qui utilise le poids de l'adversaire mais le jiujitsu brésilien est agressif, offensif. Quelque chose de très particulier. Il y a également une méthode africaine de combat, extrêmement rapide, dont se servaient les indigènes pour échapper aux marchands d'esclaves. Une façon de surgir brusquement de la forêt, de frapper l'ennemi et de disparaître aussitôt dans les fourrées. Il y a enfin la manière de se battre la plus incroyable que je connaisse, la plus fascinante qui soit et cela s'appelle le « jail-house rock ». Elle a été mise au point par des détenus il y a une vingtaine d'années et consiste en une série de coups d'épaules et de coudes. Les gens qui la pratiquent sont comme ramassés sur eux-mêmes. Cela vient du fait que les cellules sont très exigües et que se battre dans un espace de dix mètres carrés à six n'est pas évident. Mel et Gary ont appris à se battre de ces trois façons différentes mais le résultat final donnait quelque chose de trop chorégraphié. Je leur ai dit d'y aller aussi avec leurs tripes et de tenir compte, à la fois de leur instinct propre et de ce qu'on leur avait enseigné. Par exemple, de ne pas hésiter à frapper comme John Wayne dans **La Rivière Rouge**.

I. : Le film est dédié à Dar Robinson. Pour quelle raison ?

R.D. : Pour une raison très spéciale. J'ai beaucoup de respect pour ce que font les cascadeurs. Sans eux, le cinéma n'aurait pas la même magie. Je connaissais personnellement Dar Robinson qui était un cascadeur éblouissant et dont la spécialité était les sauts. Il pouvait sauter d'un immeuble de 50 mètres sans rien au-dessous en étant juste raccroché à un filin invisible. Environ deux mètres avant le sol, le filin le retenait. Deux mètres seulement ! Pour ça, c'était un vrai génie et il ne s'est jamais cassé quoi que ce soit. C'est lui, qui dans le film, saute du haut de l'immeuble. C'est lui de nouveau qui se retrouver suspendu le pied accroché à une chaîne. On l'aimait tous énormément. Malheureusement, le film qu'il a tourné ensuite comportait une cascade extrêmement risqué de saut à moto. C'est un type qui n'acceptait jamais une cascade s'il n'était pas sûr de la mener à bien. Le saut s'est bien déroulé mais lors d'une séquence additionnelle de moto, personne ne sait pourquoi, sa roue a mordu le bas-côté de la route. Il a ensuite heurté la sécurité et est allé s'empaler sur on ne sait quoi. Il a mis deux heures à mourir. L'hélicoptère de secours n'a même pas pu lui porter aide tout de suite. Nous l'aimions tous et le film lui est donc dédié ainsi qu'à tous les cascadeurs.

Propos recueillis par
Alain CHARLOT et
Marc TOULLEC

...L'ARME FATALE



Un duo de choc qui vient s'ajouter aux tandems déjà célèbres du polar urbain qui dégage. Ici une histoire de traficos vétérans du Vietnam à la clé, mais aussi et surtout la rencontre explosive de deux personnalités complètement différentes comme le cinéma américain adore encore nous en offrir (voir **48 heures** et assimilés...).
Le noir flicaille à la pépère : 50 ans, on lui souhaite justement son anniversaire, trois enfants éveillés et une femme charmante et qui a de l'humour, même si elle ne lit pas Raymond Oliver couramment dans le texte.
Le blanc c'est Mel Gibson et le portrait qu'on nous en fait dès les premières imagese aurait de quoi déconcerter les adorateurs de Mad Max. Une tête brûlée, un candidat permanent au suicide. En fait sa guerre il la vit dans sa propre tête. Comment trouver chaque matin une raison de vivre ? Pourquoi ne pas en finir une bonne fois ? Déjà, la balle est prête, quadrillée pour lui faire exploser la tête et finir en beauté ; mais il s'arrête toujours au simulacre de l'acte. Son boulot dans les stups il le prend à bras le corps comme son unique raison d'exister. Il accepte tous les risques, à tel point qu'on le croit sérieusement atteint. Joue-t-il vraiment les dingues pour toucher la pension d'invalidité ? Pas sûr...
En fait, il n'y a qu'une seule chose qui rapprocherait un peu deux hommes aussi différents, c'est qu'ils détestent autant l'un que l'autre travailler en équipe... les voilà mal partis ! Sur les tra-Sur les traces de Cobra et peut-être mieux encore de l'Inspecteur Harry, Richard Donner livre une œuvre attachante au possible dont le souffle sauvage vous prend immédiatement à la gorge. D'autant qu'ici les méchants ne s'embarrassent pas de sentiments. Nos deux flics luttent contre des anciens du Vietnam parfaitement organisés, entraînés, et qui travaillent à la façon des mercenaires.
Le personnage de Mel Gibson, tout au long de l'histoire, régularise la progression de l'action. Du désespoir à la confrontation ironique avec son co-équipier, des vannes à la Starsky et Hutch jusqu'à l'implication totale dans cette mission infernale où il devra faire appel à ses talents de vieux baroudeurs pour battre l'adversaire sur son propre terrain.
Mais au-delà de la peinture psychologique, au-delà de la rencontre de deux hommes et l'élaboration de cette amitié virile comme on les aime dans les films d'action, Donner a su ajouter quelques scènes bien choc qui font de son film une authentique réussite visuelle. Les batailles rangées, la chute de la première victime, les cascades automobiles, l'apparition de l'hélicoptère, la scène de torture et surtout la lutte finale (ce n'est qu'un début, continuons le combat !), filmée en quatre jours, carrément, en fait un vrai festival d'action pour les amateurs du genre et pour les autres aussi !

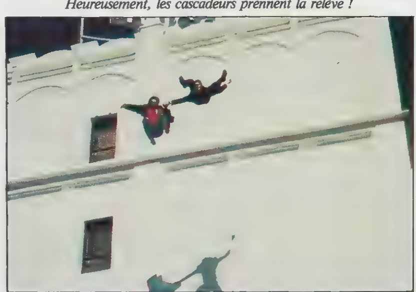
Jean-Pierre PUTTERS



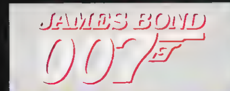
Réal. : Richard Donner. Prod. : Richard Donner et Joël Silver. Scén. : Shane Black. Phot. : Stephen Goldblatt. Mont. : Stuart Baird. Mus. : Michael Kamen et Eric Clapton. Int. : Mel Gibson, Danny Glover, Gary Busey, Mitchell Ryan, Tom Atkins, Darlene Love, Traci Wolfe, Jackie Swanson. Dolby. U.S.A. 1987. Dist. : Warner-Columbia. Sortie le 5 août 87.



Un comportement suicidaire inquiétant. Heureusement, les cascadeurs prennent la relève !







TUER N'EST PAS JOUER

THE LIVING DAYLIGHTS

Question : le nouveau James Bond, Timothy Dalton, est-il à la hauteur ? Affirmatif. Non seulement Dalton impose sa propre vision de 007 mais de surcroît le film est excellent. Après les varices du languissant Dangereusement Vôtre, cela n'est pas désagréable du tout. Mais il est aussi vrai que James Bond souffle ses 25 bougies...



Le petit nouveau

Timothy Dalton n'est ni Sean Connery, ni Roger Moore, encore moins l'évanescent George Lazenby. C'est un Bond tout neuf, pimpant, physiquement à la hauteur. Diction impeccable, flegme britannique, distinction naturelle, humour souvent ironique, parfois sarcastique... Timothy Dalton impose sans lourdeur, sans insistance un personnage. Pas un superman invulnérable mais un espion d'élite pas si éloigné que ça des taupes de John Le Carré. Bond/Dalton se laisse prendre au plus classique des pièges, une boisson assaisonnée d'un puissant sédatif ! Faillible notre homme. « Je ne tue que les professionnels » déclare-t-il lorsque le devoir lui ordonne d'abattre Kara Milovy à peine capable de manipuler son arme. Et doué d'une certaine pitié, de celle qu'ignorait souverainement le 007 de Sean Connery. Ses sentiments sont humains ; son attitude à l'égard d'un très zélé collègue, Saunders, évolue, d'un certain mépris à une considération certaine. Ce dernier tombe dans un piège diabolique mitonné par Necros et, aussitôt, le regard de Bond trahit un désir de vengeance. Mais ce n'est pourtant pas l'action pure et dure la plus révélatrice de la nouvelle personnalité de Bond, ce sont ses sentiments envers Kara Milovy. Connery était un macho, Moore appréciait les flirts expéditifs, Dalton vit pleinement une histoire d'amour, banale, toute simple. Et crédible.

Les amies de James

Kara Milovy (Maryam d'Abo) ne possède pas les rondeurs d'une Ursula Andress, d'une Barbara Bach ; elle demeure d'ailleurs très habillée. Bond tombe amoureux de cette virtuose de violoncelle manipulée par Koskov, un protecteur mesquin ; il cède à son caprice, récupérer son instrument tandis que le KGB les course. Naïve, charmeuse, malléable, Kara pousse néanmoins les hommes de Kamran Shab à l'assaut du camp soviétique et ce, pour sauver l'homme qu'elle aime. Chef rebelle Afghan, Kamran Shab sort d'une grande université britannique. Intéressé par le gain (des diamants contre un demi-milliard de dollars d'opium), il mène ses hommes au feu en grommelant « ah les femmes ! ». Au départ, le Général Leonid Pushkin apparaît comme un membre du KGB très redoutable. Mais cet homme à l'imposante carrure, ce membre inconditionnel du Parti, sait apprécier les belles choses ; Bond le surprend quelques fleurs dans une main, des sucreries dans l'autre, ceci pour honorer les charmes d'une jolie dame de la Haute. En fin de compte, comme les britanniques, Pushkin est victime du traite Kovkov. Les autres amis de Bond appartiennent depuis longtemps à la série : « Q » l'inventeur délirant, « M » le haut-fonctionnaire qui confie à 007 ses missions, Felix Leiter le confrère américain... Et Miss Moneypenny, laquelle a bien rajeuni, suite au décès de son interprète attitrée, Loïs Maxwell.



Le Bond et les méchants



La mission première du méchant de service est, évidemment, de mettre en valeur les ressources multiples du bon. Plus fourbes et retors seront les méchants, plus héroïque sera la tête d'affiche. Et James Bond dans **Tuer n'est pas Jouer** est comblé question traîtrises et entourloupes. Le premier, Koskov (incarné par l'hollandais Jeroen Krabbé), serait un général soviétique, désireux de passer à l'Ouest. Notre homme paraît jovial, considère 007 comme le sauveur providentiel ; il a l'accolade facile. Koskov ne se prive nullement des « joies » de l'Occident, à savoir une piscine garnie de jolies filles et un panier bondé de mets précieux (une bonne bouteille à l'appui). Mais, bien sûr, les apparences sont trompeuses : Koskov trahit les soviétiques, embobine les anglais et utilise la violoncelliste Kara Milovy... En définitive un affreux roublard tout ce qu'il y a de sympathique. L'immense américain Brad Whitaker (Joe Don Baker) cultive lui aussi le pittoresque. C'est un trafiquant d'armes, d'opium, de diamants. Portant l'uniforme de général, il expose dans sa somptueuse demeure de Tanger une double rangée de mannequins de cire à l'effigie des plus glorieux et détestables conquérants de tous les âges (Hitler, Gengis Khan, Napoléon, Alexandre le Grand...). Dans un salon, tel un gosse, il reconstitue avec télécommande et soldats de plomb les plus fameuses batailles de l'histoire. Whitaker spécule sur le passé : « peut-être qu'avec un sacrifice de 35 000 hommes, celui-ci aurait décroché la victoire... ». Mais il s'avère aussi un homme d'action redoutable. On nous apprend aussi que Whitaker fut viré de l'académie militaire de











West Point pour vol, qu'il a fréquenté le Congo Belge en tant que mercenaire... Vraiment un beau curriculum vitae. A table, il se conduit comme la brute qu'il est : il faut l'avoir vu démembrer un gros homard de ces mains !
Homme de main privilégié de Koskov et Whitaker, Necros (Andréas Wisniewski apparut dans le **Gothic** de Ken Russell) est un ancien du KGB. Il a le physique de l'emploi : grand, blond, un regard bleu d'acier... Son calme déconcerte et l'efficacité ne s'encombre pas de pitié ; Necros étrangle avec le fil de son walkman un laitier à qui il pique son uniforme. Un tueur parfait qui connaîtra l'inévitable châtiment, d'ailleurs à la mesure de ses funestes agissements.
Au passage, **Tuer n'est pas Jouer** apprend que les femmes sont les meilleures gâchettes du KGB, que les services secrets soviétiques utilisent une matrone étouffant entre ses cuisses les agents ennemis ainsi qu'une fillette manipulant un ours en peluche piégé !

Panoplie

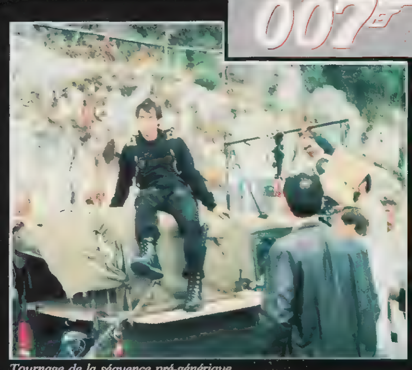
C'est progressivement que les gadgets ont envahi les James Bond, surtout sous Roger Moore, paliant ainsi les manques d'un comédien devenu physiquement inadapté. La panoplie de Timothy Dalton ne regorge pas de stylos à utilisation variable, de montres qui font tout et indique l'heure accessoirement. Non, les scénaristes de **Tuer n'est pas Jouer** ont abattu la carte de la sobriété. Tout juste un porte-clé, un porte-clé Philips comme le souligne un plan très bref, un joujou qui laisse échapper un gaz à un signal pour le moins original (un sifflement admiratif, du genre de ceux qui soulignent le passage d'une créature plantureuse). Le gadget donne une trentaine de secondes à Bond pour se tirer d'affaire. Il lui arrive aussi d'exploser ! Inventeur de cette bricole géniable, « Q » (Desmond Llewelyn) toujours aussi incongru dans ses activités. Lors d'une escapade dans son laboratoire, il expose un canapé qui avale littéralement le premier venu, une radio garni d'un lance-roquettes... Déjà vedette dans **Goldfinger** et **Opération Tonnerre**, l'Aston-Martin, autre merveille née de son imagination, fait un retour fracassant. Passons sous silence la finition technique du tableau de bord, ses armes sont autrement plus attrayantes : missiles téléguidés dissimulés derrière les phares anti-brouillards, skis venant se substituer aux roues, un laser qui permet de découper le véhicule adverse... Mais les plus beaux gadgets sont ceux qui tiennent de l'improvisation. Exemple type de **Tuer n'est pas Jouer**, l'étui à violoncelle de Kara Milovy transformé en luge à double place pour dévaler une pente neigeuse.

The Living Daylights, *Grande-Bretagne, 1986/1987. Prod. : Albert Broccoli. Réal. : John Glen. Scén. : Richard Maibaum et Michaël G. Wilson d'après les personnages de Ian Fleming. Dir. phot. : Alec Mills. Mus. : John Barry (et le groupe A-Ha pour la chanson du générique). SPFX : John Richardson. Cascades : Rémy Julienne. Int. : Timothy Dalton (James Bond), Maryam D'Abo (Kara Milovy), Joe Don Baker (Brad Whitaker), Art Malik (Kamran Shah), Jeroen Krabbé (Général Georgi Koskov), John Rhys-Davies (Général Léonid Pushkin), Andréas Wisniewski (Necros), Thomas Wheatley (Saunders)... Dur. : 2 h 10 mn. Dist. : U.I.P. Sortie le 16 septembre 1987.*

Morceaux de bravoure

Un Bond sans la fameuse séquence pré-générique ne serait plus tout à fait le même. A la manière de **Jamais plus jamais**, l'épisode dissident avec Sean Connery, **Tuer n'est pas jouer** débute par un assaut qui n'est, en fait, qu'un exercice. Mais parmi les hommes s'est glissé un intrus et c'est celui-là que Bond poursuivra lors d'une course folle qui s'achèvera par un vol plané au-dessus d'une falaise. Générique. Fidèle aux silhouettes plus que suggestives de playmates, Maurice Binder inonde les corps nus ou à peine voilés de clartés diverses, de reflets aquatiques. Le défilé des noms se clôture sur l'image d'une blonde aux yeux bleus immergés dans une immense coupe de champagne. Second morceau de bravoure. Heureusement, les auteurs ne versent pas dans le « m'as-tu vu » systématique et pétaradant ; les scènes d'action sont nombreuses mais ne dévorent pas l'intrigue. L'obligatoire poursuite automobile trouve une variante inattendue sur un lac gelé de Tchécoslovaquie. Le clou, le climax du film, tient évidemment dans la dernière demi-heure en Afghanistan. Des cavaliers berbères attaquent un camp de l'armée soviétique, Bond prend le pilotage d'un avion bourré d'opium où se cache une bombe à retardement, Kara Molovy prend l'initiative de le rejoindre en jeep et de s'engouffrer dans l'appareil sur le point de décoller, un second avion arrive dans le sens inverse, la collision semble inévitable... Necros s'y faufile, tente de supprimer Bond ; la lutte se déroule sur un immense filet contenant des sacs de drogue et suspendu sous la carlingue ! Ces quelques minutes comptent parmi les séquences à grand spectacle les plus réussies de toute la saga bondienne. Un des meilleurs, un nouveau départ.

Marc TOULLEC



Tournage de la séquence pré-générique.

Entretien avec TIMOTHY DALTON

I. : De quand date votre première rencontre avec James Bond ?

T.D. : J'ai vu mon premier « James Bond » à quinze ou seize ans. Je n'ai lu les romans que beaucoup plus tard.

I. : Comment expliquez-vous le succès extraordinaire du personnage ?

T.D. : Les romans de Ian Fleming ne sont pas à proprement parler des romans d'espionnage. Dans la réalité, les espions sont des gens assez ternes, de simples rouages dans une immense machinerie qui les dépasse. Ils n'ont pas de vision globale de la situation, ni de perspective morale. L'idée géniale de Ian Fleming est d'avoir fait de James Bond un héros mythique, un chevalier luttant contre les forces du mal. Ces films ont eu une importance considérable pour l'évolution du cinéma. Ils ont eu une influence décisive sur des réalisateurs comme Steven Spielberg ou Clint Eastwood.

I. : Comment avez-vous été engagé ?

T.D. : A deux reprises, cela avait déjà failli se faire. Une première fois lorsque Sean Connery a abandonné le personnage. Cubby Broccoli m'a demandé si ça m'intéressait de le reprendre. Mais j'avais vingt-cinq ans à l'époque, je me trouvais un peu jeune pour le rôle. Quelques années plus tard, lorsque Roger Moore a parlé à son tour de laisser tomber, on m'a refait la même proposition. Mais j'étais alors pris par le tournage de **Flash Gordon**. Enfin, cette fois-ci a été la bonne. Je suis enchanté que cela ait pu se faire. Ce n'est pas si fréquent qu'un acteur anglais ait l'occasion de jouer en vedette dans un film de cette importance.

I. : Comment vous situez-vous par rapport aux autres titulaires du rôle ?

T.D. : Sean Connery était superbe, surtout dans **Goldfinger** Roger Moore s'est très bien adapté à la façon dont la série a évolué, vers plus d'humour et de légèreté. George Lazenby a joué de malchance. **Au Service Secret de sa Majesté** était pourtant un bon film, très sous-estimé.

I. : Quel a été votre apport au personnage ?

T.D. : J'ai tenu à rester fidèle à l'esprit de Ian Fleming. J'ai relu tous ses romans, et j'ai revu aussi les films, qui en sont le prolongement. Certaines caractéristiques du personnage sont fixées une fois pour toutes. James Bond aime l'alcool, le tabac et les voitures rapides. Chez lui, ce ne sont pas des vices, mais des plaisirs sensuels, une façon de profiter de l'existence. James Bond est un joueur qui risque sa fortune dans les casinos et sa vie tous les jours. Dans un monde cruel et sans pitié, il représente une certaine rigueur morale. Face au crime, au mensonge et à la trahison, il a souvent des scrupules et des problèmes de conscience. Je ne crois pas qu'il soit snob ou frimeur. C'est un homme bon et finalement assez vulnérable qui s'est constitué une sorte de carapace protectrice.

I. : Que pensez-vous des relations de James Bond avec les femmes ?

T.D. : Bond mène une vie dangereuse, il est constamment sur la corde raide. En outre, il a une tâche à accomplir. Il doit donc se garder de tout attachement durable. Mais comme c'est un homme normal, il lui arrive d'être attiré par une femme. Les sentiments qu'il éprouve pour Kara sont très profonds.

I. : Que pensez-vous des « Bond Girls » ?

T.D. : Je ne considère pas Maryam d'Abo comme une « Bond Girl ». Elle est ma partenaire à part entière et contribue largement à la réussite du film. Les « Bond Girls » sont les jolies filles que l'on voit autour des piscines. Elles sont la touche indispensable de charme, mais elles ne prennent aucune part à l'histoire. Elles font en quelque sorte partie du décor. Dans ce film, je n'ai pas de scène avec elles. Je me contente de les regarder deux secondes, à une distance de vingt mètres.

I. : Et les fameux gadgets ?

T.D. : Il y en assez peu dans ce film. Juste un anneau de clés à multiples usages et l'inévitable Aston-Martin. Les films précédents avaient tendance à renchérir sur les gadgets. C'était devenu complètement invraisemblable. Nous sommes revenus à plus de réalisme et de sobriété. James Bond n'est pas Superman. C'est un homme comme les autres, avec certains talents particuliers.

I. : Craignez-vous que votre nom soit définitivement associé au personnage de James Bond ?

T.D. : Si je reprends plusieurs fois le rôle, c'est possible. En fait, James Bond et moi sommes très différents. Je n'ai aucune expérience de l'espionnage, je n'aimerais pas avoir la « permission de tuer », je ne suis pas très doué pour la bagarre, je n'ai pas la passion de la vitesse et, jusqu'à présent, je n'ai jamais bu de Martini-Vodka. En revanche, je ne crois pas que James Bond soit jamais allé au théâtre ou au concert, sinon pour pister quelqu'un...

Propos Recueillis par Cyrille Giraud.

Bond en prolo... pas croyable !





Brian De Palma

LES INCORRUPTIBLES

Les crépitements frénétiques des mitraillettes de Scarface bourdonnent encore dans le creux de certaines oreilles. Brian De Palma recharge sa caméra et rue dans les brancards... Le trafic de l'alcool remplace celui de la drogue, Robert de Niro et Sean Connery les colères hystériques de Al Pacino...

Une page d'histoire

Du film de gangsters produit par la Warner dans les années 30 au superbe **Il était une fois en Amérique** de Sergio Leone, le gangster n'en finit pas de hanter un cinéma américain toujours prêt à mystifier la réalité. Et de même que cette réalité bouge, le gangster évolue : il peut être un spychopathe sexuel aux pulsions incestueuses (Paul Muni dans le **Scarface** de Howard Hawks) ou le fruit d'une société injuste (Bogart dans **Rue sans issue** de William Wyler). Il peut également revêtir les apparences humaines d'un cancer à éliminer (**Les Bas-Fonds** de Samuel Fuller), s'intégrer dans une société fortement capitaliste en homme d'affaires averti (**Le Parrain** de Francis Ford Coppola)... A chaque génération son gangster !



Après **Scarface**, **Les Incorruptibles** de Brian de Palma, basé sur un scénario de David Hamet, est le second film de l'auteur en trois ans traitant du gangstérisme. Dans le premier, Al Pacino, réfugié cubain ambitieux jusqu'à la moëlle, se bâtissait un empire de la drogue avant de succomber au grand sommeil. Malheureusement, la presse n'apprécia pas trop cette fusion des thèmes due à Hora-

Pleins feux sur la pègre. Derrière le fusil, Kevin Kostner.



La mitraillette, le feutre et le sang... toute la légende !



Kevin Kostner et Sean Connery, contre Al Capone.

tio Alger (à force de labeur et de volonté, même un cubain miséreux peut devenir riche) et l'imagerie violente des bas-fonds. Les mêmes furent, par contre, emballés par ce deuxième volet, « un chef-d'œuvre », récit mythique opposant le bien et le mal de façon classique. « C'est probablement différent de ce que j'ai réalisé auparavant » remarque De Palma, « parce que c'est un film traditionnel de même que l'étaient ceux de John Ford ». Bien qu'ils soient quatre à être « incorruptibles » (ils étaient dix en réalité), le vrai combat a lieu d'homme à homme ; **Les Incorruptibles** est avant tout la lutte Eliot Ness/Al Capone. A l'origine de ce conflit, la prohibition. Le 18e amendement de la Constitution des Etats-Unis prit effet le 16 janvier 1920 et fut annulé le 3 décembre 1933 ; il interdisait la fabrication, vente et transport de tout alcool et touchait toute la population. Cette décision changea irrévocablement le cours de l'histoire sociale américaine car elle donnait aux gangsters la possibilité de se renforcer en corrompant les hommes politiques. Elle exploitait également l'indignation du citoyen type qui ne pouvait supporter d'être considéré comme un criminel sous prétexte qu'il buvait de l'alcool.

L'un des plus fameux rejetons de la prohibition, Alphonse Capone, est né en 1899. Elevé à Brooklyn, Al passe de l'état de voyou à celui de tueur à gages pour le compte d'une ponte de Chicago. Il l'élimine rapidement et se retrouve à 26 ans à la tête d'un immense empire fondé sur le jeu, la prostitution et la contrebande d'alcool. Maire « officieux » de Chicago, Al sait ce qu'il faut faire pour contenter son monde : lui offrir de l'argent et surtout de l'alcool. Plus jeune de trois ans, Eliot Ness travaille pour le Ministère des Finances ; il sait que son département regorge d'hommes corrompus et inefficaces. Chargé de harceler Capone dont l'arrogance n'a plus de limite, Ness recrute une poignée d'hommes choisis parmi des centaines d'autres. Lui et son équipe, sans pour autant lui porter de coup fatal, vont affaiblir considérablement l'adversaire. La légende a, depuis, fait le reste, une légende d'ailleurs entretenue par la célèbre série télévisée **Les Incorruptibles** (1959-1963). Entre temps (1957), Eliot Ness rend l'âme.

Du petit au grand écran

Et c'est cette série, tournée dans un noir et blanc expressionniste et interprêtée par le granitique Robert Stack, qui inspira Art Lison en 1985. Linson contacte David Mamet, lauréat du prix Pulitzer pour une pièce de théâtre. Enthousiaste, celui-ci accepte de broder sur l'une des pages d'histoire de sa ville natale. « J'ai inventé l'amitié du vieux et du jeune gunfighter » explique-t-il, « historiquement, lorsque Ness s'est occupé de Capone, il était âgé de 29 ans, un visage jeune, l'image d'un innocent. Et je me suis dit : que se serait-il passé si Ness avait été secondé par un vétéran désenchanté ? Que se seraient-ils raconté ? ». Le vieux, c'est Sean Connery/Jimmy Malone, un flic à la carrière brisée par l'obstination à refuser les pots

de vin. Il aide Ness à recruter George Stone (Andy Garcia, le cinglé de **Huit Millions de façons de mourir**), frais émoulu de l'académie de police. Il apprend à son jeune chef les règles du jeu, le « Chicago Style ». Le dernier des quatre hommes se nomme Oscar Wallace (Charles Martin Smith), un contrôleur des impôts, persuadé qu'à partir de la nouvelle loi fiscale de 1916, on peut coincer l'inaccessible Capone.

Les Incorruptibles a beau mettre en scène un monde peu reluisant, le look du film est d'un luxe incroyable. Les décors (Patricia Von Brandenstein, esthète d'**Amadeus**) représentant Chicago sont froids, tout en angles et en façades parfaites ; le moindre second rôle est impeccablement habillé... Epaulières, pantalons bouffants, memottes dernier modèle... : on joue la carte de l'élégance. Autre surprise visuelle, Frank Nitti (Billy Drago), le squelettique homme de main de Capone, tout de blanc vêtu.

Même le générique est surprenant de chic : des ombres se meuvent sur un fond ambré tandis qu'apparaissent les énormes lettres du titre.

Le film de Brian de Palma est composé d'autant de morceaux de bravoure qu'il y a de décors. Dans le Grand Nord, les incorruptibles rejoignent la police montée canadienne pour stopper une embarcation chargée d'alcool de contrebande. Dans les locaux de la police, un des ascenseurs se transforme en engin de mort... Dans une gare, Ness, Stone et les hommes de Capone se tirent dessus frénétiquement, tandis qu'une poussette de bébé (hommage au **Cuirassé Potemkine** d'Eisenstein) descend les escaliers marche par marche.

Capone (Robert de Niro), lors d'un dîner, discourt sur l'esprit d'équipe en employant le vocabulaire d'un joueur de base-ball et, pour conclure, frappe soudainement un soi-disant traître à coups redoublés de batte ! Entre deux séquences de ce type, s'affrontent la vertu et la corruption (les scènes de vie de famille sont à ce point écœurantes qu'elles font presque regretter le vice), la couardise et l'héroïsme, la rédemption et la mort soudaine.

« Je suis devenu ce que je vois » proclame Ness alors qu'il se prépare à faire chanter un juge corrompu. Cette petite phrase demeure la clé des **Incorruptibles** du duo De Palma/Mamet. Il s'agit en fait du cheminement moral d'un homme dont le premier commentaire à propos de la prohibition était « c'est la loi » et dont le dernier, en réponse à un reporter qui lui demandait ce qu'il ferait à la fin de cette période d'interdiction de consommation de l'alcool, se résumait à « je pense que je boirai bien un verre ! ». Un toast, peut-être, aux **Incorruptibles**.

Maitland McDONAGH
(Adaptation : **Alain CHARLOT**)



Les Incorruptibles au complet : Andy Garcia, Sean Connery, Kevin Kostner et Charles Martin Smith.



Les coulisses : un technicien des effets spéciaux maquille une victime de Sean Connery.





Un film d'horreur ? une comédie ? un film sexy ? une parodie ? *Vamp* est tout cela. Un pot-pourri des genres agrémenté d'éclairages déments et de la beauté longiligne de Grace Jones dont la seule ligne de dialogue consiste à prononcer « aaarrrrgggghhh... ».

Teen-ager

Vamp débute bêtement. Par une espèce de bizutage, une cérémonie du genre « messe noire » (chœurs gothiques, inconnus en soutane...). Une bande enregistrée déclame de pompeuses incantations mais la cassette déraille. Les encapuchonnés ne sont que des plaisantins, le culte une mystification mise en place histoire de donner le ton. C'est, à quelques détails près, les préliminaires de **Night of the Creeps** dans lequel aussi des adolescents devaient relever un pari stupide afin d'appartenir à une confrérie de crétins. En l'occurrence enlever un cadavre. Le choix des héros de **Vamp** ne vise pas la simplicité non plus. Il faut épater et, bien sûr, le sexe devrait contenter les autres gugusses de la bande. Quoi de plus élémentaire, alors, que de s'offrir les services d'une strip-teaseuse ? Ils ont là matière à provoquer quelques érections mais le hasard veut que Keith tombe sur une pub dans une gazette. A ses côtés, son ami de toujours, compagnon d'infortune, A.J., et Duncan, un richissime excentrique acheteur de leur amitié. La pub de l'After Dark Club est éloquente, sobre : le nom, un fond sombre d'où se détache le visage sévère de Grace Jones. Le trio met le cap sur la fameuse boîte. Arrivé dans une ville que rien ne semble distinguer des autres cités, le chauffeur évite de peu une collision. La voiture tournoie, tournoie. Comme une toupie. Lorsqu'elle s'immobilise enfin, l'environnement a singulièrement changé. Sinistres, les rues sont désertes, mal entretenues et bordées d'immeubles sordides. L'obscurité pointe ; les trois teen-agers rentrent dans une gargotte infâme. Le propriétaire sort son col de prêtre, une immense croix : la nuit tombe. Et déboulent un albinos, deux blacks plantureuses. L'une d'elles a le malheur d'ouvrir un large bec pour exposer deux dents empilées sur une gencive boursoufflée. A.J. pouffe et Snow l'albinos (Billy Drago, un tueur mémorable dans **Les Incorruptibles**) rapplique, menaçant. Pour A.J., Keith et Duncan, les emmerdements ne font que commencer...

T'as le look vampire

L'After Dark est un club charmant pour qui aime les endroits louches, officiellement peu fréquentables. Pour y pénétrer, la patte blanche est d'usage c'est-à-dire quelques billets de dix dollars. Premier détail frappant : la tenture bordant l'entrée est noire, doublée de rouge. Exactement comme la cape de Dracula. Eclairages glauques, chauds et devant un public clairsemé, une succession ininterrompue de beautés intégralement dévêtues. Il y en a pour tous les goûts, tous les fantasmes : le style sado (cuir, fouet), la candide, la « prolo » casquée (« bâtisseuse de vos plus belles érections »)... Et Katrina, propriétaire des lieux. A.J. et Vic sont littéralement hypnotisés par son numéro. Erotique et d'une audace toute suggestive. Leur libido s'enflamme : Katrina est la strip-teaseuse choisie. Divine Grace Jones ; sa morphologie entière attendait ce rôle de vampire dont les origines remontent à l'Egypte des Pharaons. Pas un mot de dialogue mais quelle présence. Sur scène surtout, quand elle effectue sa gymnastique entre les jambes d'un mannequin, quand elle se livre à un effeuillage pour découvrir les



endroits stratégiques artistiquement cachés par trois spirales de métal. L'ambiance musicale est à l'avenant puisque c'est elle même qui accompagne ses cabrioles par un huhulement rauque. La séduction est l'arme numéro un du vampire : Keith succombe... Son look formidable dans **Vamp**, Grace Jones le doit pour beaucoup à Keith Haring, un artiste « grafitti » de New-York, créateur des peintures qui recouvrent le corps du célèbre mannequin. Ce génie du body-painting aura disposé d'environ neuf heures par jour pour orner dans son intégralité le corps de Grace Jones, un corps que le brillant Greg Cannom, spécialiste des effets spéciaux de maquillage, s'est fait un plaisir de réduire en poussière, ébloui qu'il sera par la lumière du soleil. Le coup classique avec les gousses d'ail (« qui déshonorent mon portail » selon Jacques Higelin), la croix brandie, le pieu... Le script initial prévoyait d'ailleurs tout autre chose, une mort par les flammes. Le changement interviendra fort justement à la dernière minute.

Le ton juste

Le succès de **Vampire, vous avez dit vampire ?** a, sans nul doute, orienté **Vamp** vers un second degré tout ce qu'il y a de commode. Mais ce sont davantage les attitudes des teen-agers qui prêtent à rire dans l'aventure. Grace Jones a, par exemple, conçu son personnage après lecture de « Interview with a Vampire » le classique d'Anne Rice dont l'adaptation à l'écran fut envisagé avec John Travolta, gage d'un très grand sérieux en fait.

Richard Wenk dont c'est le premier long-métrage (après un moyen intitulé justement **Dracula Bites the Big Apple !**) a trouvé le ton juste, jouant aussi bien du fantastique classique que de la parodie quand le moment est opportun. Tout ceci n'est évidemment pas très sérieux (le doigt d'honneur du squelette de Grace Jones en dit long) mais l'ensemble se tient parfaitement et respecte les règles sans étaler une science cinéphilique assez lourde (les miroirs absent de l'After Dark, le formica ne remplace pas le bois même en 1987 !). Le plaisir qu'on peut prendre à suivre **Vamp** est aussi visuel. Eclairages verdâtres, égouts inondés de clartés irréalistes venus d'on ne sait où, lueurs mauves poisseuses... Tout l'attirail d'un spectacle son et lumière à la Dario Argento. La musique participe à rendre plausible cet amalgame de plans judieusement tarabiscotés et colorés, où il est possible de rencontrer des disciples du Comte Dracula. Aux cours du soir.

Marc TOULLEC



***Vamp**, U.S.A. 1986. Prod. : Donald P. Borchers/New World Pictures. Réal. : Richard Wenk. Scén. : Richard Wenk d'après une histoire de Donald P. Borchers et Richard Wenk. Dir. Phot. : Alan Roderick-Jones. Mus. : Jonathan Elias. SPFX : Greg Cannom et Pamela Westmore. Int. : Chris Makepeace, Sandy Baron, Robert Rusler, Dedee Pfeiffer, Gedde Watanabe, Grace Jones, Billy Drago, Brad Logan... Dur. : 1 h 34. Dist. : Metropolitan Filmexport. Sortie le 29 juillet 1987.*

MAN ON FIRE



Entretien avec
SCOTT GLENN

I. : Comment êtes-vous venu au cinéma ?
S.G. : Mon rêve, quand j'étais jeune, était d'écrire de la poésie. Après l'armée je suis entré comme journaliste dans un petit journal du Wisconsin. Au bout de quelques mois, j'ai effectué une autre demande pour un quotidien de Saint-Thomas et j'ai obtenu le poste. Le boulot démarrait sept mois plus tard, je ne savais pas quoi faire. Sur ce, je tombe sur une amie qui m'incite à suivre des cours de comédie à New York pour travailler mes dialogues. Les dialogues restaient pour moi la chose la plus difficile à écrire. Je me suis rendu à Greenwich Village et me suis inscrit aux cours de Bill Mickey (**L'Honneur des Prizzi**). J'ai préparé un texte, l'ai joué et bing ! J'ai su que j'étais un acteur. J'ai alors commencé à faire du théâtre, sur scène, dans la rue, partout où je pouvais. Et un réalisateur nommé James Bridges m'a remarqué, m'a demandé de jouer dans **The Baby Maker** aux côtés de Barbara Hershey. J'ai découvert que j'aimais encore plus le cinéma. A cause des gros plans. Nous sommes restés, ma femme et moi, en Californie jusqu'en 1978, jusqu'au jour où je me suis dit que je ne ferais aucun progrès de cette manière. C'était même le contraire. Nous avons émigré dans l'Idaho où mon intention était de travailler comme serveur ou garde-chasse durant l'hiver et de faire l'acteur dans les alentours durant l'été. Au bout de quatre mois, un copain producteur m'a appelé pour me proposer un petit rôle dans le western **Cattle Annie and Little Britches** (avec Rod Steiger et Burt Lancaster). J'avais besoin d'argent, j'ai accepté. Après ce film, je suis passé par Los Angeles et Jim Bridges m'a imposé à la Paramount pour que je fasse **Urban Cow-Boy**.

*I. : Que s'est-il réellement passé sur le plateau de **La Forteresse Noire** ? On a l'impression que le film est inachevé...*
S.G. : Le responsable des effets spéciaux se nommait Wally Weaver, un vieil anglais très malade. Il avait enseigné partout et était considéré par tous comme le Maître. La production ne voulait pas le faire assurer mais Michael Mann tenait à lui absolument. « Je risque le coup » disait-il. Un jour, Wally nous a entraînés sur un immense plateau où les plafonds, les murs, et le sol étaient peints en pourpre noir. Ce qui donnait une sorte d'espace. On nous a mis des harnais au dos et on nous a fait tourné dans les airs. Et tous les gens qui assistaient à ça demandaient ce qu'il comptait faire exactement. Et Wally leur répondait en pointant sa tête du doigt : « ne vous en faites pas, tout est ici ». Juste après la fin du tournage Wally meurt et personne n'est arrivé (pas même les techniciens de George Lucas) à comprendre ses techniques.

*I. : **Wild Geese 2** a connu, lui aussi, un parcours des plus laborieux...*
S.G. : On m'a envoyé le script, je l'ai lu et le petit rôle qui m'était dévolu me semblait acceptable. Je n'avais plus d'argent et ils m'en offraient beaucoup. J'arrive à Berlin pour les scènes de seconde équipe (Richard Burton devait venir plus tard pour le gros du film) et nous avons tourné trois semaines. En fait, ils ne filmaient que moi car l'autre acteur qui était supposé avoir un rôle plus important que le mien, était tombé malade et ne s'était pas dérangé. Sur ce, Burton meurt d'une crise cardiaque. Je me suis dit « OK, l'affaire est réglée, on rentre chez nous » mais Thorn Emi ne l'a pas entendu de cette oreille : « nous avons trois semaines de bande, nous allons faire de vous la vedette du film ». J'ai répondu non et ils m'on rappelé que j'avais signé un contrat. Malheureusement il n'y a rien de pire que de participer à un projet artistique sans enthousiasme, en pensant qu'il est mauvais.

*I. : Heureusement, vous êtes plus fier d'un film comme **L'Etoffe des Héros**.*
S.G. : Kauffman m'a envoyé le script en me disant : « choisis ton rôle ». Phil est un très bon ami. La façon dont ils ont tourné les effets spéciaux est extraordinaire : par exemple, pour les avions perçant le ciel, ils prenaient des maquettes et les jetaient du haut d'immeubles de San Francisco en les filmant. Le résultat est incroyable. Parfois, c'est en allant au plus simple qu'on réussit les meilleures choses.

*I. : Quelle est la nationalité de **Man on Fire** ? D'après le générique, ce serait une coproduction entre la France et l'Italie...*
S.G. : Je dirais qu'il s'agit de tous les pays à la fois, USA, Italie (les deux tiers des techniciens), Angleterre (le directeur de la photo), Israël, France... Mais c'est avant tout le film d'Elie Chouraqui. Il m'a contacté à Deauville et nous avons décidé d'un commun accord : 1) que nous tournerons ensemble à condition de bien se connaître, 2) de ne jamais verser dans une histoire de sous-Rambo éliminant la pègre italienne. Pour nous, **Man on Fire**, est l'histoire d'un homme, qui est mort intérieurement ; il a eu une dépression nerveuse. Il est ramené à la vie par l'amour d'une jeune fille. Et cet amour ne peut être sexuel, passionné mais celui d'une relation père/fille. Cela ne peut pas être **Lolita**.
C'est Elie qui a eu l'idée de mon nouveau look, la barbe (il m'avait vu mal rasé dans l'avion et n'avait pas voulu que je me rase), les lunettes et les cheveux longs (donnant un caractère sixtees au personnage). Quant à mon interprétation, Elie ne voulait pas que je joue mais que je me dise chaque matin : « aujourd'hui, combien de toi-même peux-



tu révéler ? ». Un jour, il vient me voir et dit « je désire que pendant trois semaines tu n'aies de contact avec qui que ce soit sauf avec moi et Jade ». Et j'ai commencé à rentrer dans ma coquille. Ça n'a pas été simple. Il y a une scène où je poignarde Lou Castel et Elie nous a fait répéter ; Lou portait un faux ventre en caoutchouc rempli de liquide et de tripes. Cela m'a fait comprendre que c'était moi frappant un autre être humain et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit sachant que j'allais refaire ce geste devant la caméra. Elie a tourné le film de façon très réaliste. Et en m'impliquant, en rendant mon personnage très difficile à jouer. Je pensais tout le temps à ma propre fille.

I. : Vous dites qu'Elie Chouraqui est resté réaliste mais les endroits dégueulasses qu'il filme sont également magnifiés par une image très riche. Les toilettes du cinéma porno...

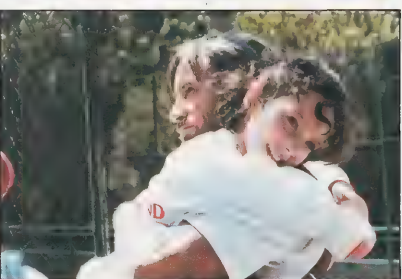
S.G. : L'homme que j'incarne a vécu l'enfer, du Liban, du Vietnam, de... C'est cet enfer, son enfer qu'il combat. A l'intérieur de sa tête, comme à l'écran, tout est sale. Il n'y a plus de logique. Si l'image est belle, « la beauté de la rouille », c'est qu'Elie est aussi un peintre. Et Gerry Fisher, le directeur de la photo, est un amateur de peinture abstraite. Je ne peux pas imaginer un plan réalisé par Elie et Gerry qui ne soit pas beau, sous une forme ou une autre, même s'il s'agit d'une chose effrayante ou décadente.

I. : Elie Chouraqui a maintenu les autres personnages dans l'ombre. Volontairement ?

S.G. : Oui. Il ne voulait pas disperser l'attention des spectateurs. De même qu'on ne sait presque rien sur le passé de mon personnage. Tout est focalisé sur la relation que j'ai avec Sam, la jeune fille. A l'origine, la durée du film était de trois heures ; le film dévoilait beaucoup de choses. Sur l'attitude des autres personnages par exemple. Mais Elie, au montage, a viré le superflu pour ne conserver que l'histoire d'amour. **Man on Fire** n'est pas un film sur l'Italie (bien que le kidnapping y soit une institution) ni une œuvre fleuve sur la vie d'une famille. C'est un message d'amour.

Propos recueillis par Alain CHARLOT et Marc TOULLEC





Scott Glenn et la petite fille (Jade Malle).





LA CRITIQUE

Producteur de **Brazil, Il était une fois en Amérique**, de **Legend**, Arnon Milchan a été convaincu par Elie Chouraqui, auteur de films « un peu plus fades » (**Qu'est-ce qui fait courir David ? Paroles et Musiques**), de se lancer dans l'aventure **Man on Fire**, de la nécessité d'une version cinéma (le bouquin existait déjà). Et c'est de cette rencontre/pari qu'est né un film déconcertant et somme toute pas si mal que ça. Manifestement, Chouraqui a progressé ; pas dans tous les compartiments du jeu, mais son dernier film a plus de classe visuelle que les précédents. Photo dilatée de Gerry Fisher (**Highlander**), lents travellings (signifiant un peu trop parfois l'existence d'une mise en scène), décors nocturnes atteints de gigantisme, nervosité du montage pour les scènes d'action. Dans ce dernier domaine, Chouraqui surprend et va même jusqu'à nous épater (séquence de l'enlèvement). Côté interprétation, il fait encore preuve d'une poigne rigoureuse et n'a laissé aucun choix à Scott Glenn, sinon celui de se replier sur lui-même durant le tournage. Du coup, la composition tout interne de l'américain frise la perfection. Mais à trop savoir ce que l'on veut, il arrive qu'on oublie de temps en temps le sens du mot nuance. Disons qu'un ou deux mouvements de caméra en moins aurait donné un peu plus de finesse à la mise en scène, qu'il aurait fallu moins insister sur une certaine phrase issue de l'œuvre de Steinbeck, qu'il eut été préférable de ne pas entendre une fois de plus ce « quand on veut, on peut » énervant. Des détails dans l'ensemble. Dans la mesure surtout où Elie Chouraqui est allé droit au but : montrer, dans un climat de violence, qu'un amour rédemptoire et assimilé père/fille puisse faire renaître à la vie un homme fini.

A.C.

Man on Fire, *Italie/France 1986. Prod. : Arnon Milchan. Réal. : Elie Chouraqui. Scén. : Elie Chouraqui et Sergio Donati d'après le roman de A.J. Quinnell. Dir. Phot. : Gerry Fisher. Mus. : John Scott. Int. : Scott Glenn (Creasy), Jade Malle (Sam), Joe Pesci (David), Brooke Adams (Jane), Jonathan Pryce, Paul Shenar, Danny Aiello, Lou Morante... Dur. : 1 h 37. Dist. : A.A.A. Sortie le 4 septembre 1987.*

AMAZON WOMEN ON THE MOON

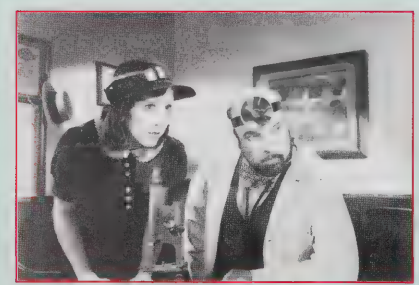
Une mise en boîte loufoque de quelques-uns des travers de nos quotidiens américains... Du déjà vu ? Mais le déjà vu revu par John Landis et Joe Dante promet de l'inédit.

Second degré et sketches. Les américains aiment ça. John Landis particulièrement, lui et son producteur de **Hamburger Film Sandwich**, Robert K. Weiss. Nos compères définissent **Amazon Women on the Moon** comme une attaque en règle des petites et grandes contrariétés de la vie quotidienne aux USA, les désagréments issus d'une technologie trop évoluée, les magazines masculins de charme... Pour cette production à l'humour irrévérencieux, la production n'a pas lésiné sur les vedettes : Rosanna Arquette, Ralph Bellamy, Carrie Fisher, Griffin Dunne (**After Hours**), Steve Guttenberg, Michelle Pfeiffer et... surprise, Sybil Danning et ses pare-choc d'enfer plus Monique Gabrielle, la dernière Emmanuelle en date. Cinq sketches égalent donc cinq metteurs en scène : Joe Dante, Carl Gottlieb (scénariste des **Dents de la Mer** et réalisateur d'une comédie préhistorique loufoque, **Caveman**), John Landis, Robert K. Weiss (également producteur des **Blues Brothers**) et un nouveau venu qui en est à sa première bavure, Peter Horton.



Steve Guttenberg et Rosanna Arquette.

Cela fait quatre ans que Landis et son producteur portent l'idée du film en tête. Ceux-ci, suffisamment occupés par les questions inhérentes à la mise en chantier du projet, dégottent deux scénaristes de derrière les fagots, Michael Barrie et Jim Mullholland, titulaires en 1986 du « Writers Guild Award » pour diverses comédies signées pour la télévision. C'est Robert K. Weiss qui aura surtout remarqué leur show comique sur une chaîne câblée. « Leurs écrits possédaient l'esprit comique adéquat » commente Weiss. « Ce style de comédie n'est pas aisé à rédiger. Il est basé sur des principes très curieux. Quand vous parodiez quelque chose, vous vous devez



Carrie Fisher et le réalisateur Paul Bartel.

de connaître très bien la cible visée ». Pendant une bonne année, Michael Barrie et Jim Mulholland écrivirent le scénario. Résultat : 360 pages de script, le matériel nécessaire à trois films !

« Nous avons tenté de faire de chaque sketch un véritable mini-film, de couvrir différents aspects de la vie, différents groupes d'âges... ». « Les comédies de ce type sont un réel défi ; vous ne pouvez espérer bâtir une intrigue sur ce qui va se passer après » ajoute Barrie.

Comme entraînement, le duo dut se taper une quantité impressionnante de vieux films en vidéo et à la TV, spécialement le « Late Show » très apprécié outre-Atlantique, aussi **Hamburger Film Sandwich** et leur propre expérience de la vie. Ainsi pour le sketch pré-natal, ils recueillirent les impressions de Barrie lui-même et de sa femme qui donna naissance à un gosse deux ans plus tôt. « Rien ne peut préparer les gens à certains traitements infligés dans des hôpitaux » dit le jeune père.

C'est à John Landis qu'échoit cette féroce satire d'un « service public commercial ». « J'aimais beaucoup le concept d'un docteur timbré ». Et le metteur en scène des **Blues Brothers** confia tout naturellement le rôle à Griffin Bunne, comédien qu'il dirigea dans **Le loup-garou de Londres**.

Landis donna à Russ Meyer, une de ses idoles, un autre rôle, tout à fait secondaire et « très clin d'œil » celui-là, celui d'un marchand de vidéos dans une seconde partie de son film !

Second promoteur de **Amazon Women**, Robert K. Weiss. « **Amazon Women** me donna l'opportunité de passer à la mise en scène sans travailler sur un film tout entier ». C'est à John Landis que revient cette idée de donner à son producteur les rênes de la réalisation. « Au début, Robert se sentait flatté mais hésitait encore. Je l'assurais qu'il pouvait à la fois produire et mettre en scène. Et j'avais raison. Il a fait du bon boulot ». Ce segment conte la mésaventure d'un adolescent robuste devenu par inadvertance le millionnième client d'un certain produit dans le drugstore de Ralph Bellamy, puis celle d'un sexagénaire « zappé » à Vidéoland où abondent les créatures les plus radieuses de la création. Et encore une pub pour un restaurant rapide destiné aux « jeunes cadres dynamiques »...

« J'étais fatigué des gros films. Les productions indépendantes vous laissent une liberté plus importante. Sans ces contraintes, vous pouvez faire ce que vous désirez » clame Joe Dante près à mettre en boîte **Innerspace**. **Amazon Women** est donc pour lui une récréation. Il est chargé de pilonner les films à message, les critiques de télévision et les funérailles lucratives... Rien que ça. Carl Gottlieb, quant à lui, décrit les techniques de marketing modernes d'un conservateur de musée, les aventures du fils de l'homme invisible expérimentant la formule mise au point par Papa, et une double page centrale de Playboy venant à la vie. Evidemment, les nudités abondent, intégrales...

Le sketch réunissant Rosanna Arquette et Steve Guttenberg tape de son côté sur l'informatique, la violation de la vie privée...

Dans l'ensemble **Amazon Women** apparaîtra plus que disparate : parfaitement bordélique. Mais il s'agit d'une logique interne, folle et foncièrement, furieusement caricaturale.

Le titre se réfère aux nanars des années 50 diffusés à trois heures du matin sur les chaînes américaines, des films truffés de spots publicitaires souvent incongrus. On se souvient d'un **Cat Women of the Moon** dont les costumes et accessoires provenaient entièrement de **Planète Interdite**. Ringard et fier de l'être.

Michel VOLETTI



Des amazones de rêve : Monique Gabrielle (Emmanuelle) et Corinne Wahl (en bas).



DEAUVILLE 87

Les bonnes habitudes ne se perdent pas. Deauville est l'une d'elles. Le festival du film américain. Des cinémas américains puisque tous les genres, les styles, les auteurs sont représentés. Sans discrémination au niveau des budgets, des messages... La diplomatie bat son plein. Le cru 87 promet. Enfin, promet toujours les douze films sur vingt chroniqués dans ce numéro d'Impact. Au niveau hommage, on nous annonce Douglas Fairbanks Jr., Stewart Granger, Janet Leigh... Et les 100 ans d'Hollywood. Pépé se porte bien, rassurez-vous...

Anna

Né et élevé en Pologne, Yurek Bogayevicz est d'abord passé par le théâtre, passion qu'il a ensuite développé à New York en 1971. Récompensé pour son travail sur l'improvisation physique et vocale, il vient au cinéma à tout petit pas. Avec une équipe d'acteurs, de régisseurs, comme lui issus du théâtre. **Anna** parle de deux femmes, de leurs relations faites de jalousie, de haine, et d'amour. **Anna**, tourne, vous vous en doutiez, autour du théâtre et de son monde. Le film évoque **Les Murs de Verre** sorti il y a six mois sur nos écrans. Un film mystérieux, une surprise potentielle.

The Believers

Les films sur le vaudou sont décidément de mode. Après **Angel Heart**, on annonce **Gri Gri** de Stuart Gordon et **The Serpent and the Rainbow** de Wes Craven. Comme le film d'Alan Parker, **The Believers** est un polar, ou plutôt un thriller occulte partant du ghetto de Harlem. Tout commence par la mort d'une femme, le coup classique. La suite l'est déjà moins. Evidemment, l'image ne cherche pas la stylisation de **Angel Heart**. Mais John Schlesinger a le sens de l'efficacité : les scènes vaudou à proprement parler sont réussies. Et une séquence restera dans toutes les mémoires, celle où une myriade d'araignées émergent du visage d'une femme ; les œufs ont éclos. Avec Martin Sheen, Robert Loggio et Helen Shaver. Sortie prévue pour novembre.

Blind Date

Tant que des gens comme Blake Edwards et Richard Lester tourneront, le slapstick ne mourra pas Comme dirait Bergson, il n'y a que les détails qui changent : la buick tamponneuse remplace la tarte à la crème mais



BLIND BATE

THE BELIEVERS

les courses-poursuites, elles, sont toujours là. **Blind Date** dure 24 heures. 24 heures de la vie d'un couple au hasard de soirées, réceptions et autres « party ». 24 heures qui sont autant d'heures de folie, de délires, de chocs comiques, organisés par un pro du gag. Et puis, il y a ce couple, d'un côté Kim Basinger (no comment), de l'autre l'inénarrable Bruce Willis. Promu nouvelle star du petit écran, Willis met 45 minutes à emballer la machine mais quand, passé ce délai, il rend tarte pour tarte, c'est un pur régal.

China Girl

Découverte numéro 1 du marché cannois 87, **China Girl** serait assurément notre favori si Deauville jouait au jeu de la compète. On aimait déjà Abel Ferrara, maintenant on le vénère. Gonflé le type ! Transposer « Roméo et Juliette » à New York, assimiler les Capulets et Montaigus aux quartier chinois et italien de la Grande Pomme, faire d'une love story, un grand film nocturne, pur comme l'Eau d'Evian et simple mais simple ! Que c'en est du génie à peine croyable. Et la rue ! Faut voir comment il la filme ; la caméra semble montée sur patin à roulettes, les plans sont simples, précis, inventifs. L'air est tendu comme un arc, et nous, on fond. On fond pour tout, pour les personnages, le petit minois de la chinoise (Sari Chang), la façon dont est assassiné le gros homme de main, les éclairages rouges et verts, pour cet extraordinaire mouvement final qui prouve que le drame élizabétain n'a pas encore perdu ses lettres de noblesse !



CHINA GIRL

Dragnet

Dan Aykroyd est de retour ! Avec un nouveau, le fringuant Tom Hanks (**Slash**). Aidés de Tom Mankiewiecz, dont ce sont les débuts à la mise en scène ; ils ont essayé de faire revivre le populaire Joe Friday, le flic-détective qui fit successivement les beaux jours en 1949 de la radio NBC, puis, en 1952, de la télévision. Les enquêtes de Joe Friday étaient, astuce, tirées de faits réels mais l'équipe de **Dragnet** a, bien sûr, insufflé au personnage ce plus comique dont ne peuvent se passer actuellement un policier sur deux (cf. **Deux Flics à Chicago** ou **Le Flic de Beverly Hills**). Wait and see. Quoiqu'il en soit, **Dragnet** a déjà fait un tabac aux Etats-Unis.



DRAGNET

Hollywood Shuffle

Qui est Bobby Taylor et pourquoi a-t-il tous ces ennuis ? Simplement parce que ce jeune black ambitionne de devenir acteur, star à la manière de Humphrey Bogart. Certains pensent qu'il est trop noir, d'autres trop blanc, d'autres encore trop orgueilleux et sa grand-mère pense qu'il ne l'est justement pas assez. Pour l'instant, le rêve hollywoodien s'effectue dans un bureau de poste.
Ecrit, produit et réalisé par Robert Townsend, **Hollywood Shuffle** est un film unique, d'une grande drôlerie, le seul à avoir été financé en grande partie grâce à des cartes de crédit. Depuis sa sortie aux USA, Eddie Murphy et Quincy Jones ont contacté son metteur en scène promis à un bel avenir maintenant.

Making Mister Right

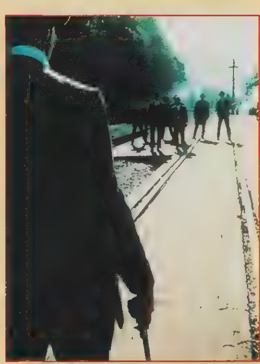
Il paraît que le seul intérêt de **Making Mister Right** tient aux acteurs, John Malkovich et Ann Magnuson. Bizarre ! Comment imaginer une comédie manquée de la part de Susan Seidelman ! La réalisatrice à succès de **Recherche Susan Désespèrement**. Etant donné que là encore, il s'agit d'une comédie de mœurs sur les années 80. La précédente opposait plusieurs styles de vie, celle-ci prétend régenter l'amour ou l'idée qu'on s'en fait. Et Seidelman d'ajouter que son dernier film n'est pas une bande de science-fiction, qu'elle n'aime pas les robots à l'écran et qu'elle, et son équipe, avaient même songé à l'homme parfait sans faire intervenir le moindre artifice mécanique ou électronique. Un aveu humiliant pour tous les amateurs.

MAKING MISTER RIGHT



Matewan

Un cas à part, John Sayles. Scénariste pour Corman, puis réalisateur de films aussi divers que **Liana** (étude d'une relation homosexuelle féminine), **Baby it's you, Return of the 7 causus** (deux radioscopies des sixties aux Etats-Unis) et **Brother** (science-fiction ironique), il s'est attelé avec **Matewan** à perpétuer l'esprit traditionnel des luttes syndicales. Il en résulte une œuvre tragique et convaincante qui met en lumière les mécanismes des conflits entre patrons et ouvriers, et qui se clot sur un gunfight (nous sommes en 1920), impressionnant digne des meilleures scènes d'un Leone ou d'un John Ford, John Sayles a l'étoffe des grands.



MATEWAN

Native Son

Du beau monde pour cette adaptation de best-seller : Matt Dillon, Caroll Baker, Geraldine Page, Elisabeth McGovern et un nouveau venu Victor Love, qui joue le rôle de Bigger Thomas, le héros malheureux de cette histoire. Constat de la misère des noirs américains, **Native Son** se déroule dans le Chicago de la fin des années 30 : un adolescent vivant dans le ghetto noir est amené sans le vouloir à tuer la riche jeune fille dont il était le chauffeur. Il sera condamné à mort malgré la plaidoirie sociale de son avocat.

Voir également :
Les Incorruptibles (cf. page 22)
Man on Fire (cf. page 28)
Tuer n'est pas Jouer (cf. page 18)

Alain CHARLOT

JACKY CHAN STORY

POLICE STORY

Finis les souffreteux carambolages des feuilletons américains, les pirouettes de patronage, les matelas grossièrement dissimulés... Voici Jackie Chan, super star de tout le Sud-Est asiatique. Après avoir vu Police Story, vous comprendrez pourquoi...



Fils unique d'une famille pauvre, Jackie Chan est né à Shandong (Hong Kong) le 7 avril 1954. Peu après sa naissance, ses parents émigrent pour l'Australie où il restera sept ans et demi. En 1961, il revient à Hong Kong pour, aussitôt, être enrôlé à l'Opéra de Pékin. Là, il apprend la comédie, les arts martiaux au sein d'une troupe, « les 7 petits bonheurs » comprenant Samo Hung, lequel aura une importance capitale dans la carrière de Jackie Chan. A ce moment, son nom était toujours Yuan Lou. Chan fait ses débuts à l'écran à l'âge de huit ans dans un film cantonais **Big and Little Huang Tianba.** Il ne s'agit que d'un titre parmi une multitude d'autres, dans lesquels, à la manière de Bruce Lee, il occupe le poste d'acteur-enfant. Il quitte l'opéra de Pékin dix ans après y être entré et adopte le nom de Chen Yuanlong pour travailler comme figurant, cascadeur et comédien de complément dans de nombreux productions dont **Golden Lutus** de Li Hanxiang (1974) et **Countdown in Death/Hand of Death** de John Wu (1976). Manifestement, Jackie Chan connait durant ces quelques années la période noire de sa carrière. « Comme vous pouvez l'imaginer, il y a des douzaines de spécialistes des arts martiaux à Hong Kong. Il est ainsi difficile de retenir l'attention d'un metteur en scène. Lorsque mon tour venait pour ces auditions, j'utilisais le « Pin Min San Long »

Une cascade d'enfer pour LE CHINOIS.





Jackie Chan à l'entraînement, le dernier mouvement est purement hygiénique !

(figure qu'employait le héros du roman « the Water Margin » un classique de ce style de littérature).
Finalement, j'étais retenu par le metteur en scène et choisi par l'instructeur en arts martiaux ». Il n'en fallait pas plus pour se démarquer et ainsi, il trouve dans **The Héroine** (1973) son premier job de superviseur des bagarres, doublé d'un rôle secondaire. Dans **La Fureur de Vaincre** avec Bruce Lee, il est simplement cascadeur. Déçu par le cinéma, Jackie Chan rejoint alors sa famille en Australie. Mais Luo Wei le contacte et parvient à le convaincre de revenir à Hong Kong pour incarner le héros de **La Nouvelle Fureur de Vaincre (New Fist of Fury)** en 1976. Luo Wei, qui fut metteur en scène de Bruce Lee, espérait renouveler l'aura mythique du « Petit Dragon ». Non seulement en donnant une séquelle (médiocre) à **la Fureur de Vaincre** mais, de surcroît en baptisant Jackie Chan Chen Long ce qui signifie « sois le Dragon ! » Le film est un échec commercial. Tout comme les suivants produits par Luo Wei : **L'Impitoyable (Shaolin Wooden Men)** 1976, de Chen Chi Hwa, **To kill with Intrigue** (1978) et **Jackie Chan le magnifique (Snake & Crane Arts of Shaolin),** 1978 de Chen Chi Hwa... Le premier présente Jackie Chan en aspirant moine boudhiste de Shaolin. Il doit effectuer tout un apprentissage dont le sommet consiste à passer entre deux rangées d'hommes de bois, de véritables assommoirs. Le principal ressort de l'action : la vengeance (les parents de Jackie, par ailleurs muet, ont été assassinés par l'homme qui l'a initié aux arts martiaux). Après avoir tué le fourbe, Jackie revient au monastère poursuivre sa vocation religieuse. L'intérêt principal de ce produit tient évidemment dans quelques combats destinés à mettre en valeur les qualités athlétiques de son héros. **J.C. Le Magnifique** fait de Jackie Chan le détenteur d'un précieux manuscrit où sont inscrites sept figures de Kung fu dont les inventeurs ont mystérieusement disparu. Plusieurs clans convoitent le trésor, parmi lesquels l'assassin des huit maitres. Au terme d'un combat, J.C. tue le félon. En fait, ce **Magnifique** n'est rien d'autre qu'un film de série, mal équilibré tant les bagarres à mains nues bouffent le scénario. Conçues pour exploiter le filon Bruce Lee, ces bandes décidèrent Jackie Chan de s'orienter vers un créneau tout autre. « Je pense que Luo Wei et les autres réalisateurs ne savaient pas m'utiliser : ils me faisaient jouer des héros. Je ne suis pas un personnage de héros. Il vaut mieux me montrer recevoir des coups. J'adore recevoir des coups. Néanmoins, ces films m'ont beaucoup aidé. Ils m'ont permis d'apprendre quoi faire et ne pas faire ». Ce nouveau créneau est, à l'opposé, la comédie, la « Kung Fu comedy », sous-genre qui, confié à un tâcheron de dernière catégorie, donne des pantalonnades sinistres (neuf films sur dix) mais qui, manié par un maître, offre des bijoux **(Les Héros de l'Orient/ Shaolin contre Ninja** de Lu Chia Liang). « Bruce Lee était un combattant moi je suis un comédien. Les jeunes aiment la force, bien entendu, mais à condition qu'elle ne se prenne pas trop au sérieux ». Ce sera pour Jacky Chan le moyen privilégié de



Jackie Chan réalise POLICE STORY.

La première vraie réalisation, THE YOUNG MASTER.






Les deux scènes : THE YOUNG MASTER.

mettre en scène sa personnalité désormais : malice, sympathie, maladresses, timidité et arts martiaux... Ceci plus toute une tradition de comédie cantonaise (véritable genre comme l'était la comédie américaine); les techniques acrobatiques de l'Opéra de Pékin, le mimétisme animal (le combattant adopte souvent diverses positions : serpent, tigre, oie... parfois mises en parallèle avec les images des animaux pour une meilleure compréhension).

C'est également Luo Wei qui prend les rênes de **L'Irrésistible Jackie Chan (Spiritual Boxer)** dans lequel notre homme est le serviteur souffre-douleur de moines. Se déroulant à Shaolin (lieu familier pour les amateurs du genre), le film narre les conséquences du vol du livre sacré contenant les « sept commandements du Kung fu ». Parallèlement, Jackie découvre dans le manuscrit des « cinq forces » plusieurs fantômes qui lui enseigneront les arts martiaux...

La consécration viendra néanmoins avec **Snake in the Eagle's Shadows** (1978) et **Drunken Master** (1979), tout deux de Yuen Woo-Ping, succès importants dans tout le Sud-Est asiatique et, notamment, au Japon. Libéré des multiples comparaisons établies avec Bruce Lee dans le seul but de rentabiliser un trône laissé vacant, Jackie Chan a trouvé sa voie et ne la quittera plus. « Le public n'accepte que les exploits physiques humainement possibles. Il rejette les performances au-dessus des capacités humaines ». Jackie Chan commente aussi son avénement, enterrant du même coup le film d'arts martiaux baroque et irréaliste à la mode Shaw Brothers (genre où s'illustrent de grands cinéastes comme Chu Yuan, Chan Chen, Gui Zhihong).

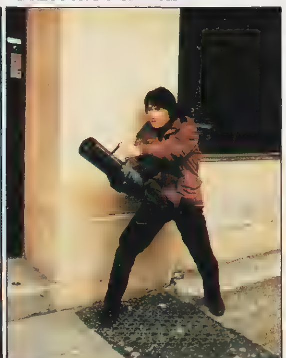
En effet, le film de sabre à tendance mythologique bat de l'aile et cherche son salut du côté du fantastique le plus souvent (**Poltergeist Warriors, Warriors of the Sun et Zu Warriors from the Magic Mountain**), les grands acteurs (David Chiang, Ti Lung...) commencent à se retirer. Le cinéma de Hong Kong est en pleine mutation. Les Etats-Unis fabriquent leurs propres karatékas (blanc comme Chuck Norris, black comme Jim Kelly) avant de lancer la vogue des ninjas via Cannon... Les premiers succès de Jackie Chan tombent dans cette période charnière peu propice à l'avènement d'une nouvelle star. Pourtant **La Hyène Intrépide (Fearless Hyena)** 1980 co-réalisé par Luo Wei et **The Young Master** (1980), son premier vrai film en tant que metteur en scène, battent des records au box-office. **La Hyène Intrépide** n'est manifestement pas une merveille (facture routinière, images plastiquement pauvres) mais le scénario exploite intelligemment la personnalité de son héros. Il est vrai que Jackie Chan l'a rédigé. Du même tonneau que **Drunken Master, La Hyène** pimente deux constantes du cinéma de Hong Kong (initiation au kung fu et vengeance d'éléments comiques allant jusqu'à la parodie, voire même le clin d'œil (à **La Panthère Rose** !). **The Young Master** permet à Jackie Chan de s'essayer à une production nettement plus ambitieuse, tant au niveau de la mise en scène que des cascades. « Le tournage m'a pris huit mois. J'ai passé jusqu'à trente jours sur certaines scènes de combat. Chaque fois que je réalise moi-même, je me promets que je ne le ferai plus jamais. Mais en fait je préfère réaliser que jouer. J'aime diriger les comédiens, cadrer les plans, etc... Quand d'autres réalisateurs me dirigent, ils ne me font faire que des cascades et des bagarres... ». Ce qui doit être le cas de Robert Clouse pour **Le Chinois (Battle Creek Brawl)** co-production entre les Etats-Unis et Hong Kong emballé par le cinéaste américain qui a dirigé Bruce Lee de son vivant (**Opération Dragon**) et plus tard (**Le Jeu de la Mort**). **Le Chinois** oppose Jerry, expert en Kung fu (J.C.) à Dominici, un racketteur, employeur de gros catcheurs. Sympa sans plus. Véhicule destiné à imposer Jackie Chan chez l'Oncle Sam, le film, produit par la Golden Harvest plafonne au niveau des drive-in. Sort identique pour **Cannonball 1** (1981) et **2** (1983), pachyrmiques productions du metteur en scène poids lourd Hal Needham dans lesquels il est principalement question de mettre en valeur une pléiade de guest-stars (Roger Moore, Farrah Fawcett, Dean Martin pour le premier et Frank Sinatra, Shirley Mc Laine pour le second). On demande surtout à Jacky Chan (coureur automobile japonais !) d'envoyer quelques coups de pied. Le pauvre méritait mieux, comme Michael Hui, comique extrêmement populaire à Hong Kong, réduit à quelques pitreries. « A Hong Kong, je peux tout contrôler. A Hollywood, je suis juste un acteur chinois qui parle un mauvais anglais. Dans les films américains, les combats sont réduits à leur plus simple expression : quelques coups et c'est déjà fini ! Aux Etats Unis, l'histoire vient d'abord, le combat ensuite. A Hong Kong, c'est l'inverse... ». Deux ans plus tard, Jackie Chan remettra ça dans **Le Retour du Chinois (The Protector**, 1985) de James Glickenhaus, également financé par la Golden Harvest, de plus en plus désireuse de percer sur le

Jackie Chan et Richard Kiel dans CANNONBALL 2



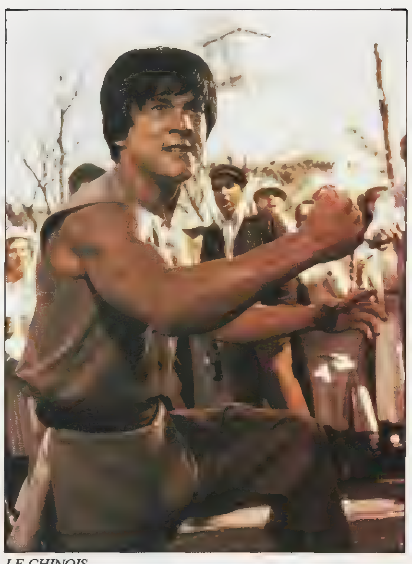

LE RETOUR DU CHINOIS





marché américain. Flic new yorkais d'origine chinoise, Billy Wong (J.C.) part pour Hong Kong récupérer la fille kidnappée d'un industriel véreux. Il s'agit d'un polar classique sur fond de trafic de drogue agrémenté de séquences spectaculaires dignes d'un James Bond (la dernière sur une plate-forme à deux cent mètres du sol montre bien que Jackie Chan n'est nullement doublé).
Un bon point. C'est dans **Dragon Lord** (1982) que Jackie Chan inaugura ce style de péripéties, au détriment des arts martiaux traditionnels. Dès les premières minutes, **Dragon Lord** s'éloigne de **La Hyène Intrépide** et autre **Young Master**. Plusieurs athlètes escaladent une pyramide de bambou au sommet de laquelle est posée un gros œuf d'or. Le gentil Jackie Chan se trouve impliqué dans un complot se destinant à vendre le trésor national; une petite ville tranquille se retrouve mise sans-dessus dessous par les multiples affrontements... Premier film issu d'une nouvelle orientation de la carrière de Jackie Chan, **Dragon Lord** fut curieusement boudé par le public. Samo Hung (dont on a vu à Cannes le remarquable **Shangaï Express**), ami d'enfance de Chan, marqua entre 1982 et 85 la filmographie de Jackie Chan. Metteur en scène extrêmement doué, artiste martial exceptionnel malgré un physique empoté, comédien (vu dans plusieurs King Hu et aux côtés de Bruce Lee), Samo Hung opte pour la comédie la plus échevelée ponctuée de morceaux d'anthologie. **First Dragon/Heart of the Dragon** fait de Jackie Chan un policier et Hung se réserve le rôle d'un attardé mental, son frère. Ce dernier est enlevé par des voleurs de diamants afin d'obtenir la coopération du flic. **My Lucky Stars** emploie Jackie Chan dans un nouveau rôle de flic propulsé à Tokyo afin d'extrader un truand célèbre... Le film obtient un succès sans équivalent à Hong Kong : 4 millions de dollars US pour un territoire minuscule. La réalisation suivante de Samo Hung **Wheels on Meals** (1984), entièrement tourné en Espagne dans la Costa Brava, versera 10 000 000 $ dans les caisses de la Golden Harvest pour les seuls territoires de Hong-Kong, Singapour, Taïwan et du Japon. Dans **Winners and Sinners**, Jackie Chan n'apparaitra qu'en guest-star. Une brillante histoire de gang rivaux de plus à l'actif d'un metteur en scène/comédien complètement inconnu du public occidental. « Samo Hung et Yuen Woo-Ping ne veulent plus réaliser mes films. Ils disent que si le film est bien j'en recueille tout le prestige, tandis que s'il échoue on le leur reproche. Je continuerai donc à réaliser mes propres films à Hong-Kong... ». Avant de passer à la vitesse supérieure dans sa carrière de cinéaste, Jackie Chan figura dans **Boom ! Boom !** de Cheung Tung Joe dont les vedettes (deux stars comiques : Richard Ng et John Shum) incarnent un duo de détectives, Beethoven et Archoo, en luttè contre un parrain local.
Project A (1984), conçu de A et Z par Jackie Chan, est une totale réussite. Situé au début du siècle, il fait de son héros un marin servant sous pavillon britanniques confronté à un équipage de pirates. Eblouissant, **Project A** regorge de cascades inédites, de bagarres particulièrement destuctrices, d'acrobaties allant du burlesque (la poursuite à vélo est un merveilleux moment) au challenge invraisemblable (comme tomber de vingt/trente mètres dans un seul plan sans raccord). Samo Hung partage avec Jackie Chan la tête d'affiche. « J'invente mes cascades. Je les imagine pour me mettre à l'épreuve - je veux voir ce dont je suis capable. Vous vous rappelez cette cascade dans **The Young Master** où j'escalade les murs d'une ruelle, avec les mains sur un mur, les pieds sur un autre. Eh bien ça a été fait en une seule prise. Pas de chiqué. Pas de matelas, rien. J'ai escaladé plus de dix mètres. Lorsque je suis arrivé au sommet, je ne pouvais pas regarder en bas. J'avais des crampes d'estomac. Dès que le plan s'est achevé, j'ai crié qu'on apporte des matelas. Je ne pouvais plus bouger... ». Des cascades aussi démentes, **Police Story** les accumule. Comme **Armour of God** (1986), dernier Jackie Chan en date, histoire à la **Indiana Jones** (une chasse au trésor pour retrouver les « armures de Dieu » mentionnées dans la Bible). Les clous du spectacles : Jackie Chan sautant sur la nacelle d'une mongolfière, luttant contre trois panthères noires (inoubliables), contre des faux moines... Mais la préparation n'exclut pas le danger. Déjà sur **Project A** et **Police Story,** il avait failli ne pas se relever (les chutes à la fin des films montrent Jackie Chan inanimé, l'ambulance arrivant sur le plateau) mais là, le couperet est passé bien prêt : une fracture au niveau du crâne et plusieurs mois d'hôpital. A peine sorti, Jackie Chan remet ça. « J'ai besoin de votre plus totale attention parce que, là je vous donne tout » dit-il. En plus du talent, sa vie même.

Marc TOULLEC.
Propos de Jackie Chan extraits des Cahiers du Cinéma, Libération et du Catalogue du festival de Hong Kong.


LE CHINOIS

POLICE STORY

Pas de temps à perdre. Dès les premiers instants, l'intrigue est mise en place, bons et méchants placés de chaque côté de la barrière, les caractères parfaitement croqués. Exemplaire de clarté, de concision. Mais l'opération de police destinée à piéger un trafiquant de drogue tourne court. Les malfrats parviennent à s'enfuir. Comment ? En traversant en voiture un bidonville situé au flanc d'une colline; sur leur passage, les véhicules défoncent tout... Rien à voir avec les très sages poursuites du cinéma américain; **Police Story** fait dans l'inédit. Et l'humour, malgré la rage, la fureur qui anime Jackie Chan dans son enquête. Le rire ne perd jamais ses droits : séquence de tribunal dérivant vers la rigolade, tarte à la crème en pleine figure, fausse agression commise par un vrai flic, scènes de ménage... Evidemment, c'est l'action que promet l'affiche qui emporte tout. Les bagarres à mains nues sont hallucinantes; les cascadeurs traversent les vitres au ralenti, rebondissent sur le sol, tombent sur des tables, des chaises qu'ils brisent,... Et Jackie Chan a rajouté encore aux prouesses de ses collègues, tombant de plusieurs dizaines de mètres, heurtant des parois vitrées, bondissant pour expédier un méchant au travers d'un pare-brise... Il est extraordinaire de le voir s'agiter, de le voir prendre des risques que personne n'a jamais pris pour contenter un public. Sa mise en scène, vigoureuse et classique, est entièrement mise au service de ce qu'il apprécie le plus : le défi. Toujours plus, sans trucages abusifs, sans poudre de Perlimpinpin. On sait que quelques membres de son staff de casse-cou ont souffert de leur chute, on voit que les voltiges se font sans raccords, que même, la vedette féminine, n'a pas bénéficié d'une doublure... **Police Story** est unique, jubilatoire, étonnant. Espérons maintenant dans la distribution de **Project A** et **Armour of God** qui ne le sont pas moins.

M.T.

Police Story *Hong Kong 1986. Prod. : Edward Tang/Golden Harvest. Réal. : Jackie Chan. Scén. : Edward Tang. Dir. Photo. : Cheung Yiu Joe. Mus. : Kevin Bassington. Int. : Jackie Chan, Bridget Lin, Maggie Cheung, Cho Yuen, Bill Tung, Kenneth Tong... Durée : 1 h 25 mn. Dist. : René Château/ATC 3000/Les Films de la Rochelle. Sortie le 29 juillet 1987.*





On prend les mêmes et on recommence. Eddie Murphy retrouve le personnage d'Axel Foley qui a fait sa célébrité, renoue avec les bons mots qui ont tout cassé au box-office. La formule a fonctionné et fonctionne encore. Au volant, Tony Scott, esthète des *Prédateurs* et le millionnaire de *Top Gun*...

Axel Foley est de retour... là où il ne devrait pas », proclame la publicité du **Flic de Beverly Hills 2**, bénéficiaire de 350 millions de dollars après le formidable succès du numéro 1, succès qui contribue largement à asseoir la réputation de faiseurs de hits de Don Simpson et Jerry Bruckheimer (deux producteurs ayant déjà à leur actif **Flashdance** et **Top Gun**). Bien sûr, lors de la conférence de presse, pas un mot sur **Le Voleur de Cœur** qui fit un flop mais cette omission maintient le mythe, et le mythe actuel veut que « Simpson et Bruckheimer » soit une incroyable machine à faire de l'argent. « Nous avons produit **Le Flic de Beverly Hills 2** », a récemment déclaré Bruckheimer, « parce que le premier s'était révélé si distrayant auprès du public que nous nous sommes dit que nous devions une suite aux spectateurs ». Un altruisme un peu comique dans la mesure où l'engagement financier ne comporte aucun risque. Le titre suffit comme garantie, le reste n'a aucune importance; navet ou pas, les gens se déplacent. A condition toutefois qu'Eddie Murphy reprenne du service. Lorsque la nouvelle (inévitable), d'un **Flic de Beverly Hills 2** a commencé à filtrer, on parlait alors d'une série **Les 2 Nigauds contre Frankenstein**, **Les 2 Nigauds contre Dracula**, etc... en déplaçant notre flic de ville en ville : **Le Flic de Miami**, **Le Flic de New York**... Les rumeurs d'alors se concentraient principalement sur le **Flic de Hawaï** et Simpson affirmait que tant qu'Eddie continuerait à faire vivre le personnage, celui-ci pourrait dépasser, voire éclater, les limites de Los Angeles : Pôle Nord, France ou Angleterre. Pourquoi pas ? Le seul problème est qu'au fur et à mesure que les choses se développaient, le seul endroit où Eddie, alias Axel le fûté, pourrait se rendre restait bel et bien Beverly Hills. On allait donc assister au second round d'Axel faisant la nique aux blancs coincés de Rodeo Drive.

Les personnages

La plupart des seconds rôles du **Flic de Beverly Hills** se retrouvent dans le suivant. Todd, l'inspecteur de police de Detroit (Gilbert Hill) repart dans ses engueulades classiques concernant les dépenses quelque peu exagérées d'Axel.



Brigitte Nielsen.



Le sergent Taggert (John Ashton) continuer de mâcher ses ignobles cigares. Le capitaine Bogomil (Ronny Cox) est grièvement blessé au début du film et disparait assez vite, de l'écran et de nos esprits. Tandis que Billy Rosewood (Judge Reinhold) accentue son côté « bleu au cœur vaillant »; on nous en apprend d'ailleurs un peu plus sur lui, lors d'une visite révélant qu'il est non seulement végétarien mais qu'il possède des posters de Rambo et suffisamment d'armes à feu pour équiper une brigade de militaires.

Certains comme Bronson Pinchot ont définitivement mis les voiles mais les nouveaux arrivants sont loin d'être inintéressants. A gauche, Brigitte (Stallone) Nielsen, coupe nazie et démarche de girafe, est Carla, la femme de main du redoutable Maxwell Dent (Jurgen Prochnow); à droite, Dean Stockwell incarne Chip Cain le bras... droit du même Maxwell Dent; et au centre... Maxwell Dent par qui le crime arrive. Rescapé de l'enfer **Aliens**, Paul Reiser (Jeffrey Friedman dans le film) pointe comme étant le nouveau pote d'Eddie (l'ancien est mort, souvenez-vous) et Hugh Hefner, le magnat de Playboy, apparait brièvement (en pyjama, comme d'habitude) pour interpréter... son propre rôle. Surprise !

L'histoire

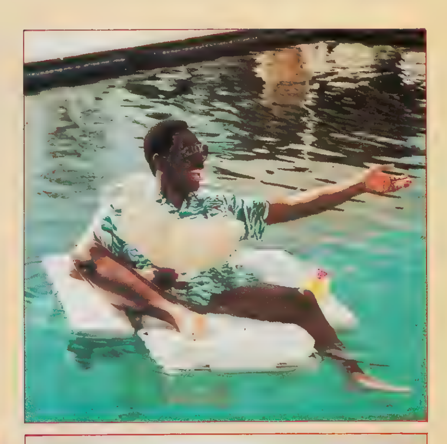
L'argument du **Flic de Beverly Hills 2** demeure superficiel. Bogomil annule son projet de pêche avec Axel pour enquêter sur les « braquages à l'alphabet », un gang abandonnant sur les lieux du forfait une lettre d'alphabet. Au cours de son enquête, on le piège; il est blessé gravement. Et pendant qu'il gît sur son lit d'hôpital, Axel accourt, ralliant au passage Rosewood et Mc Taggert qui ont été longtemps rétrogradés à la circulation par leur nouveau et dictatorial chef de police. Avec sa subtilité coutumière, Axel casse les règles de conduite policières en deux. Il organise un boxon dans une propriété luxueuse, intimide les gens en leur posant des charades, et résoud en fin de compte l'affaire.

Tony Scott (**Les Prédateurs**), déjà auteur pour Simpson et Bruckheimer d'un géant du box-office, **Top Gun**, amène avec lui son élégance visuelle et fait preuve d'un sens cinématographique poussé quand il croque les voitures rapides, des playmates jouant au volley

(Hey ! Scott n'est pas sexiste : les mignons de **Top Gun** jouaient déjà au volley-ball torse nu) ainsi que les grands entrepots envahis par les pigeons, style **Les Predateurs**. « Je veux une histoire solide, y mettre de l'humour, de l'action, de la rapidité, tout en gardant une grande force visuelle » déclare Scott. « Je veux que le spectateur quitte la salle épuisé ». Les gens se sont dirigés en masse vers les salles programmant le film, comment ils en sont sortis est une autre histoire. Mais les résultats des entrées suggèrent qu'ils n'ont pas été décus. La critique américaine s'est montrée vicieuse en énumérant les défauts de l'entreprise, en oubliant apparemment que le premier **Flic de Beverly Hills** n'était pas un si bon film que ça. Oui, bien sûr que c'est distrayant, tout comme l'est le numéro deux; mais, ni l'un ni l'autre ne ressemble à **Citizen Kane**. Ou même sans aller si loin à **48 heures** pour lequel Walter Hill avait réussi à diriger l'énergie comique d'Eddie Murphy de manière saisissante. **Le Flic de Beverly Hills** était un pur divertissement. Le second tome n'est rien de plus. Mais qui peut attendre d'une séquelle qu'elle soit supérieure à l'original ? En haussant le niveau, on arrive seulement à se maintenir. Et **le Flic de Beverly Hills 2** se maintient comme il faut.

Maitland McDONAGH
(Traduction :**Alain CHARLOT**)

Réal. : Tony Scott. Scén. : Larry Ferguson et Warren Skaaren d'après une histoire d'Eddie Murphy et Robert D. Wachs. Photo. : Jeffrey L. Kimball. Musique : Harold Faltermeyer. Prod. : Don Simpson et Jerry Bruckheimer. Int. : Eddie Murphy (Axel Foley), Judge Reinhold (Billy Rosewood), Jürgen Prochnow (Maxwell Dent), Ronny Cox (Andrew Bogomil), John Ashton (John Taggart), Brigitte Nielson (Karla Fry), Allen Garfield (Harold Lutz). USA 1987. Durée : 1 h 43 minutes. Dist. : U.I.P. Sortie le 19 août 1987.









RAINING IN THE MOUNTAIN

Après **Pirates et Guerriers (The Valiant Ones** mutilé d'une heure), **L'Auberge du Printemps (The Fate of Lee Khan)** et **A Touch of Zen**, voici enfin sur les écrans français **Raining in the Mountain** du génial King Hu, le plus grand cinéaste chinois. D'emblée, disons qu'il ne s'agit pas exactement d'un film d'arts martiaux du style **A Touch of Zen**. La majorité de l'action se déroule dans l'enceinte d'un monastère bouddhiste dont le Bonze Supérieur doit nommé son successeur. L'évènement est marqué par l'arrivée de plusieurs notables tous très intéressés par le passage des pouvoirs : le Seigneur Wen accompagné de « Renarde Blanche », une voleuse professionnelle et de « Serrure d'Or »... Il y a encore le Général Wang secondé par le fourbe Lieutenant Chang. Tout ce beau monde convoite un manuscrit à la valeur inestimable tandis que les moines eux-aussi complotent. Comme à son habitude, King Hu règle les déplacements à la manière d'une chorégraphie savante, géométrique. Les personnages se dissimulent, se croisent, se suspectent, s'espionnent selon un jeu très élaboré esthétiquement sublime. Ou plutôt un double-jeu puisque les protagonistes cachent toujours quelque chose pour le révèler et provoquer des situations d'une extrême complexité. En fait tout à fait élémentaire quant au dénouement. De traitrise en tentative d'assassinat, la caméra de King Hu saisit des caractères, la sagesse et, en virtuose, conclut par des combats superbes et colorés. Mais pour un public non averti et point initié à cette intrigue à tiroirs « Zen », le spectacle paraitra quelque peu énigmatique, mytérieux. Pour apprécier pleinement ce chef d'œuvre, il faut avoir vu des dizaines de films made in Hong Kong (ceux de Chu Yuan et Liu Chia Lang tout particulièrement) afin d'être impreigné des signes et symboles en vigueur ici. Pénible à dire. Sinon, le spectacle paraitra toujours exotique, tonique et beau. Evidemment il est beaucoup plus.



Marc TOULLEC.

Raining in the Mountain *Hong Kong 1978. Prod. : King Hu/Wu Sau-Yee. Réal. : King Hu. Scén. : King Hu. Dir. Phot. : Henry Chan. Mus. : Ng Tai-Kong. Mont. : King Hu. Int. : Hsu Feng, Sun Yueh, Shih Chun, Tien Feng, Tung Lin... Durée : 2 h. Dist. : Films sans Frontières sortie prévue le 19 août 1987.*

6 HOMMES POUR SAUVER HARRY

Correctement filmé, bien éclairé, bien rythmé et follement extravagant, **6 Hommes pour sauver Harry** a pourtant de fortes chances de passer inaperçu. Primo parce que juillet n'est jamais une date de sortie idéale, secondo parce qu'il appartient au type même de cinéma qu'on oublie deux jours après. L'action démarre en Colombie à Guatéque, sympathique localité où les trafiquants de poudre enlèvent les ambassadeurs américains dans l'espoir taré de les troquer contre d'autres prisonniers. Le problème, cette fois, se résume en quelques mots : Harry, plombier de choc, se fait kidnapper en même temps que le diplomate. IL FAUT LE RECUPERER !!! Qui va s'en charger ? Son frère Corey, trois copains qui lui doivent tout (maison, boulot, femmes...) et un VRP de la famille des bovidés (Gary Busey en gros con insupportable) et un vétéran qui leur exhibe sa médaille militaire pour les convaincre de l'embaucher. Pointant le nez en Colombie, nos 6 hommes suivent alors fidèlement le scénario classique, « on recule, on avance, on revient à la case départ pour mieux se rapprocher du but », mis au point par Samuel Fuller himself (ou par homonyme). Selon la formule, on saute à pieds joints dans l'invraisemblable pour ensuite se retrouver en terrain plus crédible. Mais qu'elle soit réaliste ou dérisoire, l'action ne mollit jamais, nerveuse sans être fébrile ; c'est du taillé sur mesure.

On peut noter également la présence d'un acteur prometteur : Michael Schoeffling, à mi-chemin, question look, entre Matt Dillon et Mel Gibson. Ce nouveau venu surclasse de loin tous les autres.

Alain CHARLOT.

Let's Get Harry *USA 1986. Prod. : Daniel H. Blatt et Robert Singer. Réal. : Alan Smithee (alias Stuart Rosenberg). Scén. : Charles Robert Carner d'après un sujet original de Mark Feldberg et Samuel Fuller. Dir. Phot. : James A. Contner. Mus. : Brad Fiedel. Int. : Michael Schoeffling, Tom Wilson, Glenn Frey, Rick Rossovich, Ben Johnson, Gary Busey, Robert Duvall, Mark Harmon, Matt Clark, David Hess... Dur. : 1 h 42. Dist. Warner-Columbia. Sortie le 15 juillet 1987.*



REQUIEM POUR UN MASSACRE

Le film définitif sur la Seconde Guerre Mondiale. Dans le camp soviétique contre l'agresseur allemand. Un jeune paysan, un véritable miraculé, traverse les charniers, les embuscades, les massacres... C'est un film terrible, d'une force, d'une intensité inouïes. Les images vous arrachent du fauteuil, vous transportent. Bouleversant. Membre du jury du dernier festival de Cannes, Elem Klimov réalise là une œuvre sans équivalent. D'une beauté apocalyptique, d'un lyrisme sec. Impossible d'oublier la seconde heure de projection, la mise à sac d'un village par les nazis. Pas de complaisance côté violence mais une horreur permanente. Des gosses, des femmes, des vieillards entassés dans une grange que les allemands mitraillent et font flamber. Et il y a les rires des nazis, leur ivresse, la barbarie, les viols. Tout cela prend une tournure métaphysique et dépasse rapidement le cap de la simple reconstitution historique. Voyage au fin fond de l'enfer, **Requiem pour un Massacre** ploie sous les morceaux d'anthologie : Fliora barbottant dans la vase, la fuite nocturne sous le feu de l'ennemi, la mort du partisan brûlé vif... De la première à la dernière image, le film atteint la perfection. L'envoûtement nait d'une certaine lenteur, d'une bande sonore, l'ouïe de Fliora rendu momentanément sourd par les explosions. L'hébétude du jeune héros, son aspect perpétuellement halluciné provient d'une direction d'acteur qui a utilisé l'hypnose pour créer ce climat irréaliste, onirique lorsque les allemands pilonnent une forêt, que les arbres s'affalent, que les paquets de terre fumante s'étalent. La nature est omniprésente dans **Requiem pour un Massacre** comme elle l'était dans le précédent film de Klimov, **Les Adieux à Matiora**, une fable écologique. Et la mise en scène ! Le cinéma soviétique nous avait habitué à tant de lourdeur. Ici, à l'opposé, elle est d'une constante fluidité, trouvant une miraculeuse moyenne entre les mouvements de caméra et les plans-séquences. A voir toute affaire cessante.



Marc TOULLEC.

Idi I smotrj *URSS 1984. Prod. : Mosfilm/Belarousfilm. Réal. : Elem Klimov. Scén. : Alexandre Adamovith et Elem Klimov. Dir. Phot. : Alexei Rodionov. Mus. : Oleg Yantchenko. Int. : Alexei Kravtchenko, Olga Mironova, Luibomiras Laucevitchuis, Victor Lorentz... Durée : 2 h 20. Dist. : Les Films Cosmos. Sortie prévue le 16 septembre 1987.*

AGENT TROUBLE

Pour être franc, ce papier que vous êtes en train de lire a été pondu en toute partialité par un admirateur de Mocky. De son style d'abord, carré et sans embages, visant au plus pressé; de ses délires ensuite, de ses personnages répétitifs (la nympho mal baisée, l'amateur de blagues de cul, la bourgeoise coincée, sans oublier bien sûr la dizaine d'abrutis extraordinaires que traine Mocky de film en film). Et aussi de son non-sens digne de Ionesco (**La Machine à Découdre**), de son humour (allez donc voir **Les Compagnons de la Marguerite**), de sa pertinence d'observation d'un quotidien triste et bête, de son insistance à épingler les cons (les bouchers, les flics, les croyants...) et les véreux (les mêmes en plus puissants, hommes politiques and Co)... Bref, de tout un cinéma remuant, imaginatif et culotté; son cinéma.

Mocky en admire un autre : Hitchcock. Et il le prouve avec **Agent Trouble**, hommage appuyé en Maître, où musique stressante, ambiance mystérieuse, espionnage et secrets d'état font bon ménage. Le point de départ est suffisamment intriguant pour vous entraîner une heure trente durant. Un grand dadais de routard découvre sur une route enneigée d'Alsace un car abandonné contenant cinquante touristes apparemment endormis. Un travelling hilarant longe le véhicule et on s'aperçoit, entre deux rires, que tous les occupants sont en fait morts. Victorien (c'est le nom du dadais) leur fait les poches, remonte sur Paris et fonce voir sa tante (Catherine Deneuve, perruque rousse et lunettes cerclées). L'agent trouble (Richard Bohringer) fait son apparition, flingue deux ou trois personnes avant de s'en prendre à la tantine.

Si le sujet parait plus « sérieux », disons moins farce, que ceux des précédents Mocky, n'allez pas croire pour autant qu'**Agent Trouble** ressemble en quoi que ce soit à un pieux hommage cinéphilique. La nature décape-tout du metteur en scène s'est légèrement décalée mais ses excentricités font encore mouche; ses gens sont encore là, débiles, soulards, irrévérencieux, moches, stupides. Hitchcock + Mocky, cela s'appelle de la cohabitation. Et réussie de surcroit.

Alain CHARLOT

France 1987. Prod. : Maurice Bernart. Réal. : Jean-Pierre Mocky. Scén. : Jean-Pierre Mocky d'après un roman de Malcom Bosse. Dir. Phot. : William Lubtchansky. Mus. : Gabriel Yared. Int. : Catherine Deneuve, Richard Bohringer, Tom Novembre, Dominique Lavanant, Pierre Arditi, Sylvie Jolie, Dominique Zardi... Durée. : 1 h 30. Dist. : BAC Films. Sortie prévue le 19 août 1987.



LES VRAIS DURS NE DANSENT PAS

Cannon n'a pas de pot. Cannes 1986 puis Cannes 1987 n'ont pas vraiment récompensé ses doux espoirs de Palme d'Or. Ce n'est pas faute d'avoir essayé : **Runaway Train, Barfly** avaient été programmés par la Cannon à cet effet. Quant aux **Vrais durs ne dansent pas**, ils étaient présents hors-compétition, c'est-à-dire pour la gloire. Mais la gloire de qui au juste ? Celle de Menahem Golan ou de Norman Mailer ? Car assurément le seul vrai dur de l'histoire est ce romancier-journaliste coléreux, boxeur de journaliste à ses heures, divorcé et remarié plus qu'il ne faut, auteur de quelques uns des livres les plus marquants de sa (ses) génération(s), et qui reprend le chemin des plateaux 25 ans après avoir réalisé 3 films expérimentaux. Son premier long-métrage de fiction provoque tout d'abord la curiosité ; celle qu'on éprouve envers un objet artistique qu'on ne comprend qu'à moitié. Tout en ayant vaguement le sentiment qu'on a là affaire à une œuvre pensée et instinctive, une sorte de cri du cœur réfléchi. **Les Vrais durs ne dansent pas** est, à sa manière, un film vrai, sincère et beau. En tout cas unique dans le paysage cinématographique actuel.



Les Vrais durs... se résume presque à un jeu verbal auquel se livrent sept personnages. Des personnages volontairement mal définis qui se tuent, se font du mal et parlent ou évoquent des souvenirs communs. Que leur est-il arrivé ? Pas grand chose et tout à la fois. En gros, la découverte ou la pratique de la tricherie. Mais ça n'est pas grave; ces personnages ne sont que des figures.

Alain CHARLOT

Tough guys don't dance *USA 1987. Prod. : Cannon/Francis Ford Coppola. Réal. : Norman Mailer. Scén. : Norman Mailer d'après son roman. Musique : Angelo Badalamenti. Mont. : Debra Mc Dermott. Int. : Ryan O'Neal, Isabella Rossellini, Debra Sandlud, Wings Hauser, John Bedford Lloyd, Clarence Williams III... Durée. : 1 h 40. Dist. : Cannon. Sortie prévue le 23 septembre 1987.*

BARFLY

Une histoire sans début, ni fin. Une histoire sans morale, sans discours, une histoire qui se contente de montrer sans porter le moindre jugement sur l'attitude de personnages dont on ne connait que très vaguement le passé, le pourquoi de la déchéance dans l'alcool. Déchéance ? Pas réellement. Le génie littéraire de Mickey Rourke (Henry Chinasky, presque homonyme de Charles Bukowsky) ne pourrait se passer de ces cuites mémorables, de ces bagarres avec Eddie le Barman (Frank Stallone frère de Sylvester et comédien valable). Et encore de cette chambre crasseuse, de ces vêtements poisseux... C'est dans la saleté et les matins de gueule de bois que Chinasky trouve son inspiration et un talent hors du commun. Le luxe et une confortable existence bourgeoise ne pourraient lui apporter cette manne. Il le sait, repousse les avances financières et amoureuses d'une jeune et belle éditrice, préférant se saoûler avec Wanda Wilcox, autrefois femme splendide mais qui commence à souffrir des méfaits de la boisson. Wanda, c'est Faye Dunaway dans son meilleur rôle depuis des lustres, belle malgré rides et yeux cernés. Emouvante en un mot. Quant à lui, Mickey Rourke est purement extraordinaire. Le regard malicieux, les gestes calculés et la démarche seigneuriale, toujours prêt à ironiser sur la misère, sa misère qu'il cultive en offrant des tournées dès que le moindre dollar lui tombe en poche.

Tourné, monté en un temps record, **Barfly** est encore l'un de ces oubliés de Cannes 87, une œuvre attachante dans la description de la faune qui peuple les bars de nuit. Le Look à la fois glauque et brillant apporté par le chef opérateur Robby Muller complète la réussite. De même, l'humour de situation (le couple qui passe son temps à se déchirer, les ambulanciers...) fait toujours mouche.

Michel VOLETTI

Barfly *USA 1987. Prod. : Barbet Schroeder, Fred Roos et Tom Luddy/Cannon. Réal. : Barbet Schroeder. Scén. : Charles Bukowski. Dir. Phot. : Robby Muller. Mus. : Paula Erickson. Int. : Mickey Rourke, Faye Dunaway, Frank Stallone, Jack Nance, Sandy Martin, Alice Kridge... Durée : 1 h 37. Dist. : Cannon France. Sortie le 9 septembre 1987.*



CINE-CIBLES

MALONE, UN TUEUR EN ENFER

Burt Reynolds essaye depuis peu de se repositionner avantageusement sur le marché du film viril. Les premiers résultats de cette campagne, accueillis du bout des doigts par la critique américaine, ont été **Banco** et **Malone.**
Tiré du roman « Shotgun » du spécialiste des détective stories, William Wingate, **Malone** se présente comme un thriller rural et se déroule dans une petite ville provinciale du nom de Comstock. L'ex-tueur Richard Malone est à la recherche d'une retraite peinarde, un coin où on le laissera tranquille le restant de ses jours, un endroit paisible où il pourra oublier son passé. En attendant, Malone est sur la route; direction l'inconnu. Jusqu'au moment de la panne, près de Comstock justement. Le temps de faire réparer sa voiture par un garagiste, un ancien du Vietnam (encore UN !) et les ennuis débarquent. Car Comstock n'est pas la ville endormie qu'elle parait être. Un millionnaire excentrique, Charles Delaney, la dirige plus ou moins en arrangeant à sa façon les successions immobilières : accidents bizarres suivis d'une main mise sur les propriétés laissées vacantes. Pour son malheur, Malone va se retrouver bien vite au milieu d'une guerre menée par Denaney qui tient d'une part à implanter dans la région un empire para-militaire et, d'autre part, à se débarrasser de sa personne, un tueur envoyé pour le buter selon lui. Peu désireux de remettre la main à la pâte, Malone n'a pourtant plus qu'une seule solution...
Ce retour à la violence s'accompagne de celui de Reynolds lui-même aux films d'action. Un retour aux sources, une rédemption qui marque peut-être le renouveau d'une carrière bancale.
Par ailleurs, **Malone** est un petit film, un peu trop « télé » mais bien enlevé avec quelques scènes d'action violente justifiant bien le déplacement.

Maitland McDONAGH

Malone USA 1986. Prod. : Leo L. Fuchs. Réal. : Harley Cokliss. Scén. : Christopher Frank d'après le roman de William Wingate. Dir. Phot. : Gérald Hirachfeld. Mus. : David Newman. Int. : Burt Reynolds, Cliff Robertson, Kenneth Mc Millan, Cynthia Gibb, Scott Wilson, Lauren Hutton... Durée : 1 h 35. Dist. : 20 th Century Fox. Sortie le 22 juillet 1987.



UNE CHANCE PAS CROYABLE

Un pur produit Touchstone, la filiale « adulte » de Walt Disney. On prend une comédienne à l'abattage proverbial (Bette Middler qui roule les yeux, tortille du cul), une intrigue de film d'espionnage combinant gros rires et casse, un metteur en scène à qui il arrive d'être bon dans ce même registre (Arthur Hiller de **Transamerica Express**), quelques seconds rôles (Robert Prosky en espion soviétique cabotiné outrageusement)... La formule a depuis longtemps fait ses preuves et rempli les caisses de quelques producteurs (ceux de Paramount avec **Les Flics de Beverly Hills**). Malheureusement, Arthur Hiller traversait sans doute à ce moment une période de morosité puisque son film ne décolle pour ainsi dire jamais. La caméra suit péniblement les périples de la grosse Bette et de la fine Shelley Long. Pas une trouvaille, pas une idée à retenir. Pauvrissime. Les préliminaires sont déjà trop longs à exposer la situation, à présenter les personnages, deux femmes très différentes l'une de l'autre mais amoureuse du même homme (Peter Coyote) censé être mort dans une explosion, le coursent à travers le pays. Le prétendu mort révèle son identité véritable; c'est un ancien de la CIA qui a décidé de bouloner à son compte. Il a mis la main sur une invention infernale capable de détruire toute végétation sur des kilomètres carrés. Comme de coutume, le KGB participe aux réjouissances... L'amant dévoile son mauvais caractère, sa méchanceté naturelle et envoie ses « veuves » au diable. Celles-ci se réconcilient (elles étaient comme chien et chat) et déterrent la hache de guerre, tandis que les espions de la CIA bafouillent lamentablement'. Très moral tout ça. Pour petits et grands, **Une chance pas croyable** se laisse néanmoins voir du coin de l'œil, négligemment. Ne reste vraiment qu'un magnifique effet spécial optique tout à fait à la fin.



Marc TOULLEC

Outrageous Fortune USA 1986. Prod. : Ted Field/Robert W. Cort. Réal. : Arthur Hiller. Scén. : Leslie Dixon. Dir. Photo. : David M. Walsh. Mus. : Alan Silvestri. Int. : Bette Midler, Shelley Long, Peter Coyote, George Carlin, Robert Prosky, John Schuck, Anthony Heald... Durée : 1 h 40. Dist. : Touchstone Pictures. Sortie prévue le 19 août 1987.

LA PIE VOLEUSE

Capable de passer du mélo au rire comme elle se brosse les dents, Whoopi Goldberg revient sur nos écrans en voleuse débrouillarde, la pie voleuse, personnage qu'elle avait partiellement exploité dans **Jumpin'Jack Flash.** La Goldberg est devenue en deux films un phénomène incontournable, une marque déposée, un label de qualité et de dynamisme. Whoopi ne joue plus, elle est Whoopi, c'est-à-dire un lutin grimaçant, audacieux, démerdard, imitant Ray Charles, Tina Turner et, of course, Whoopi Goldberg. Pour cette actrice sans complexes, cette performeuse que rien ne rebute, Hollywood s'est pliée en quatre. En lui offrant coup sur coup deux scénarios de facture quasi-identique. A chaque fois, une intrigue policière héroïco-comique plongeant Whoopi dans l'embarras (on ne peut guère parler d'ennuis tant elle donne l'impression de pouvoir se sortir de n'importe quel imbroglio). A peine sortie de la partie de plaisir de **Jumpin'Jack Flash**, Whoopi réattaque son public en cambrioleuse, témoin d'un meurtre qu'elle n'aurait du ne pas voir. La suite est plaisante et conforme aux canons Whoopi Goldberg. A la seule différence qu'il y a cette fois pour accompagner la diva du rire, un affreux jojo nommé Bob Goldthwait (vu dans **Police Academy 3** et **4**), lequel, incapable de tout acte censé, confond gloussements hystériques et language. De l'excellent divertissement bien qualibré question action et rigolade.

Alain CHARLOT

Burglar USA 1987. Prod. : Kevin Mc Cormick et Michael Hirsh/Nelvana. Réal. : Hugh Wilson. Scén. : Joseph Loeb III, Matthew Weisman et Hugh Wilson. Dir. Photo. : William A. Fraker. Mus. : Sylvester Levay. Int. : Whoopi Goldberg, Bob Goldthwait, G.W. Bailey, Lesley Ann Warren... Durée. : 1 h 40. Dist. : Warner Columbia. Sortie le 22 juillet 1987.



COURRIER DES LECTEURS

Frank Gatien, Montoire
Tout d'abord bravo pour cette revue que je trouve super. Dans votre dernier numéro vous avez parlé de Lucio Fulci. J'aimerais savoir si vous allez consacrer un article à ce réalisateur que je trouve dément. Pourriez-vous me dire comment il a débuté au cinéma et me donner sa filmographie. Aussi, j'aimerais bien voir sa photo. Dans votre N°7 vous nous disiez que vous alliez améliorer le X mais jusqu'à maintenant il n'en est rien. Sinon, bravo au travail remarquable que vous effectuez pour rendre *Impact* l'une des meilleures revues sur le cinéma. Longue vie à toute l'équipe.

Fulci viendra à son heure au chapitre des réalisateurs bis italiens. On attend d'ailleurs son **Aenigma** *qui pourrait bien passer au prochain festival d'Avoriaz. Pour ses débuts et sa filmo, reporte-toi au N°22 de* Mad Movies *qui lui consacrait un épais dossier.*

J.P.P.

Jean-Pierre Derrien, Paris
Merci d'avoir publié cette photo de Dolph Lundgren pour le lecteur qui le réclamait au courrier N°9. Quand je pense que vous auriez pu faire plutôt plaisir à celui qui voulait des photos des coco-girls, j'en ai des frissons rétrospectifs ! Hé lui, ça va pas, non ? Qu'est-ce qu'il nous fait... Les coco-girls dans *Impact* pourquoi pas Régine ou les compagnons de la chanson (un groupe français qui déménage !). Bien vue la réponse d'*Impact* à ce lecteur, non mais !
En fait, c'est pas pour ça que je vous écris. Ne pourriez-vous pas me passer une photo de Michael Berryman qui explose l'écran dans **The Barbarians.** Vous qui cherchez des portraits originaux à faire, voilà un candidat rêvé, je crois qu'il a une carrière bien remplie, non ? Merci d'avance.

Pour le portrait de Michael Berryman on y pense sérieusement et vous y aurez droit un de ces jours. Mais pour les coco-girls, effectivement, il faudra attendre plus longtemps. On vous prépare une sérieuse étude comparative, un bon d'essai sur ce crucial sujet. En fait nous nous étendons déjà sur la question mais elles changent tout le temps, les friponnes. On est tous complètement épuisés. Ce qu'on fait pour nos lecteurs, même une bête ne le ferait pas. En attendant, voici le beau Michael rien que pour toi.

J.P.P.

Serge Monnot, Aix
Je remarque qu'*Impact* tend de plus en plus à supplanter *Mad Movies* et parvient même à lui rafler de sérieux scoops : **Creepshow 2, Freddy 3, Evil Dead 2**, etc. Comment se vit la situation au sein de l'équipe qui, me semble-t-il, est pratiquement la même pour les deux revues ? Dites-nous tout.
Je remarque aussi que les derniers numéros s'améliorent nettement et qu'elle vaut bien maintenant les 20 F que vous nous extorquez chaque bimestre (oui, je lis aussi *Mad Movies*). Mais il vous reste encore des efforts à fournir. Quand nous parlerez-vous des petits films d'action qui sortent sans arrêt en vidéo ? Et même au niveau du fantastique : on va passer **Breeders** sur Canal Plus, le film existe déjà en cassette, qui nous en a parlé ? On nous cache tout je vous dis.

La production vidéo phagocyte de plus en plus l'audience traditionnelle du cinéma en salles, eh bien suivez la ligne et consacrez plus d'espace au phénomène vidéo. Au chapitre X, dites-nous ce qui sort et ce qui peut se regarder, au lieu de nous présenter succinctement 4 ou 5 cassettes pas toujours récentes.
Poursuivez les portraits d'acteurs et d'actrices sans oublier leur indispensable filmographie. Et puis surtout n'augmentez pas le prix de vente. Non parce que 20 F... 22 F... 25 F... 28 F... 30 F ! Au secours c'est l'escalade chez les revues de cinéma, vous rêvez tous de finir rentier ou quoi ?
Impact est dans la bonne direction et je la considère comme l'une des revues les plus originales du marché actuel. Alors continuez en améliorant tout ça et vous serez les meilleurs.

Rassure-toi Impact *et* Mad Movies *cohabitent le mieux possible et je surveille tout cela d'un œil vigilant; d'ailleurs s'ils ne sont pas sages, je te préviens. Pour les scoops* Mad Movies *n'est pas en reste : vois le dernier numéro avec* **Spaceballs, Predator, Masters of the Universe, Cellar Dweller, Les Sorcières d'Eastwick, Body Count** *etc... alors il est normal qu'*Impact *grille de temps en temps son confrère. Cela dépend aussi parfois de la date de sortie des films en question.*
*Sinon, je ne suis pas sûr que les revues de cinéma fassent tant d'argent que cela. La couleur revient très cher et le budget publicitaire est quasiment nul. Le lecteur à lui seul finance le magazine contrairement à ce qui se pratique dans la presse informative, féminine ou à grand tirage. Ceci dit, nous sommes bien conscient qu'*Impact *plafonne à son prix maximum. Donc nous n'augmenterons pas. Satisfait ?*

J.P.P.



Michael Berryman dans THE BARBARIANS pour Jean-Pierre Derrien.

3e FESTIVAL DE LA CIOTAT

Du 7 au 12 juillet se déroulait le 3e Festival de La Ciotat, consacré à l'Aventure. Un regard tous azimuts dans pas moins de 10 sections différentes. Un panorama du cinéma australien avec dans les temps forts un hommage à Peter Weir. Harrison Ford, le héros d'aujourd'hui, section qui permit de revoir **Guerre et Passion, Blade Runner, Les Aventuriers..., Le retour du Jedi,** et **Mosquito Coast.** La femme héros des films d'aventure : Gene Tierney, Nastassja Kinski, Faye Dunaway, Marilyn Monroe, Monica Vitti, Jane Fonda, Meryl Streep dans leurs films les plus significatifs. Un regard sur le péplum italien avec trois films de Cottafavi : **Les cent cavaliers, La Vengeance d'Hercule, La révolte des Gladiateurs** et **Le Colosse de Rhodes** de Sergio Leone. Parallèlement aux films d'exploitation, le Festival offrait une selection compétitive de court-métrage et des reportages d'actualité dont le jury se composait précisément de grands reporters. Le but de ce troisième Festival consistant dans cette rencontre de l'aventure au réel et de son imaginaire cinématographique. Enfin, une section making-off de films publicitaires : Citroën, 120 chevaux pour une pub. Dunlop, la pub de l'exploit. Citroën AX, la muraille de Chine, etc.

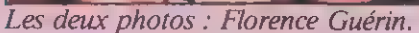


Une organisation irréprochable pour un festival très cool et malgré tout le plus professionnel possible. Cette année, l'ouverture du Festival coïncidait avec l'inauguration d'une multi-salles baptisée « Lumière »; après tout La Ciotat devait bien ça aux deux frangins sans qui *Impact* n'existerait même pas; rendez-vous compte de la perte une seconde ! Le lieu est donc tout trouvé pour une quatrième manifestation. Quand vous voulez, les valises sont déjà prêtes...

Betty CHAPPE et Jean-Pierre PUTTERS.



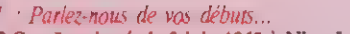




Les deux photos : Florence Guérin.

Elle avait fait péter l'érectomètre dans *Le Déclic*, la revoici dans un film bien plus chaud, bien meilleur, *La Bonne* du spécialiste Salvatore Samperi, histoire de fesse à tendance sociologique !

Entretien avec FLORENCE GUERIN



I : Parlez-nous de vos débuts...

F.G. : Je suis née le 2 juin 1965 à Nice. La vocation est venue tout de suite. Si j'avais pu parler à la naissance, j'aurais crié « je veux être comédienne ».

J'ai commencé par poser pour des photos à 13/14 ans. Puis, il y eut des défilés de mode, la figuration. J'ai obtenu mon premier dans **Les Sous-Doués en Vacances** de Claude Zidi. Ensuite, j'ai tourné avec Aldo Maccione, **Plus beau que moi tu meurs** et **Le Bourreau des Cœurs. Surprise Party** de Roger Vadim m'a offert un second rôle. Puis, ça a été **Gros Dégueulasse, Le Déclic** et **La Jeune Fille et l'Enfer** de François Minet...

I. : Vous alternez sans cesse comédies et films érotiques. Un choix volontaire ?

F.G. : J'ai un peu tout mélangé. Par exemple, j'ai figuré dans une série télévisée produite par Playboy US, **Black Venus**, un téléfilm d'époque bénéficiant d'un gros budget. C'était durant ma période Maccione. Ma période italienne a débuté avec **La Bonne** justement.

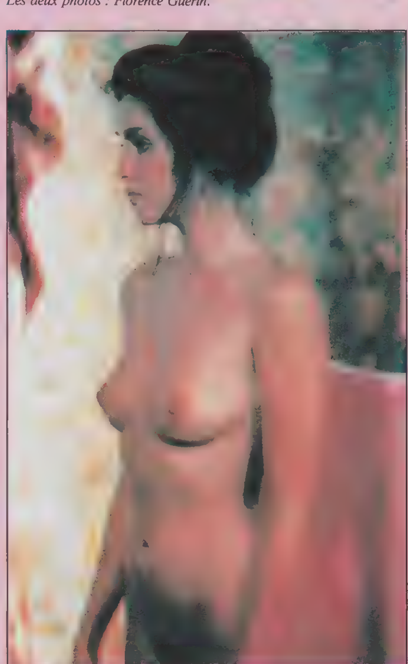
*I. : Vous êtes surtout connu pour avoir été l'héroïne du **Declic**. Qui, en fait, est le véritable metteur en scène du film ?*

F.G. : C'est bien Jean-Louis Richard qui a mit en scène **Le Déclic** mais trois semaines avant la fin du tournage, il est tombé gravement malade, paralysé du dos. On l'a hospitalisé et Bob Rafelson l'a remplacé au pied levé. Travailler avec Rafelson a d'ailleurs été une expérience inoubliable.

I. : La façon dont vous avez obtenu ce rôle est pour le moins pittoresque...

F.G. : A cette époque là, j'avais décidé d'abandonner la carrière d'actrice ; j'en avais marre du cinéma. Un soir, j'avais un cadeau à offrir à Roman Polanski pour son anniversaire. Je rencontre un ami, le photographe Otto Weisser, qui me dit « je suis avec un réalisateur, viens le voir ». Je réponds « non, non, je repars pour Cannes, qu'il m'appelle s'il le désire ». Je fais alors





la bringue toute la nuit jusqu'à sept heures du matin. A midi, on me réveille. Il y avait là Alain Siritzky le producteur d'**Emmanuelle**, Jean-Louis Richard, Milo Manara le dessinateur et Otto. Et cela s'est fait ainsi. On a regardé mon book sur le capot de la voiture et nous sommes allés directement à Roissy. S'il n'y avait pas eu Otto Weisser, on aurait pu croire à un enlèvement ! Chemin faisant, ils m'ont tout expliqué et j'ai accepté. Voilà pourquoi, je suis toujours actrice.

I. : Pourquoi cette carrière en Italie ? Elle vous réussit fort bien par ailleurs.

F.G. : Parce qu'elle est venue à moi. **La Bonne** est une co-production italo-française et André Djaoui, un des producteurs, cherchait une héroïne française. Il a vu un reportage photo dans **Lui** et m'a convoqué pour des essais. J'étais ravie de tourner avec Salvatore Samperi. C'est un homme très calme, très doux et qui possède beaucoup de talent. C'était déjà formidable **Malicia**. Il est peut-être un peu pervers dans sa tête mais, en tant que femme, il vous respecte, il vous aime. J'étais fière parce que, à 20 ans, c'étaient là mes neuf premières semaines de tournage en Italie, à Cinecitta ! Et ça, ce n'est pas donné à toutes les comédiennes. Ensuite, ce pays m'a complètement adopté. Si j'étais à Rome en ce moment même, il y aurait des gens à la porte de mon hôtel pour me demander un autographe. C'est fou, je n'en reviens pas.

La Bonne, qui est sorti là bas il y a un an et demi, a connu un très gros succès. Après, on m'a proposée **Profumo** (parfum), un film très violent où je tue mon mari parce qu'il me rend excessivement perverse.

I. : Un film érotique de nouveau ?

F.G. : Oui, un thriller érotique plutôt. J'assassine mon conjoint, je m'enfuis et me maquille en homme. Le genre de sujet qui rapporte cinq Oscars ! Bien réalisé, cela aurait été un chef-d'œuvre. C'est le premier film d'une femme, Juliana Gamba.

I. : La Bonne sort donc longtemps après son exploitation italienne. Savez-vous pourquoi la censure c'est si longtemps opposée à sa sortie française ?

F.G. : C'est totalement stupide. La raison « officielle » est l'idée de lesbianisme. Mais il y a des scènes dix fois plus hard dans **Mon Bel Amour, Ma Déchirure**.

I. : Qui est Katrine Michelsen, votre partenaire dans La Bonne ?

F.G. : Elle est danoise, modèle. Une gentille fille. Le problème est qu'elle n'accepte pas de tourner si elle n'est pas hyper belle, hyper vamp. Dans **La Bonne**, elle a les cheveux tirés en arrière, elle porte un tablier. Bref, elle n'est pas vraiment mise en valeur. Sur le tournage, elle ralait souvent. Elle voulait qu'on la maquille, qu'on lui arrange la coiffure... Elle n'a pas compris son rôle.

I. : C'est incroyable qu'en Italie vous soyez une grande vedette alors qu'en France...

F.G. : Oui. On m'a proposé depuis **D'Annunzio**, un grand film d'époque qui sort actuellement aux Etats-Unis. Au générique : Robert Powell, Stephania Sandrelli, Laurent Terzieff... On m'a également engagé pour un film de Dino Risi, une comédie. Il y a des photos de moi dans les magazines les plus importants... Il m'est même arrivé d'être applaudie sur un tournage, et à deux reprises. Une expérience rare et très intense.

I. : Vous avez suivi les aventures de notre ministre de l'intérieur, à propos de l'interdiction de certaines revues de charme ?

F.G. : Chacun fait son propre choix. C'est scandaleux d'interdire. Le public a toujours raison et il y aura toujours des amateurs pour ce genre de magazine. En Italie, cela se passe très bien ; ils adorent ça. J'ai fait la couverture de Playboy et il s'est vendu... je vous en parle pas !

I. : Prochaine étape de votre carrière, Dino Risi donc ?

F.G. : Oui, en septembre. J'ai tout de suite foncé. Pensez ! Il a tourné avec mon héroïne, Romy Schneider. J'étais jeune quand elle est morte et je ne la connais donc pas comme personne. Mais comme actrice, elle est formidable. Lorsqu'elle dit « je t'aime, je t'aime » dans la dernière scène de **L'Important, c'est d'aimer**... J'en avais la chair de poule. Si je peux donner simplement ça, je serais comblée.

Propos recueillis par Alain CHARLOT







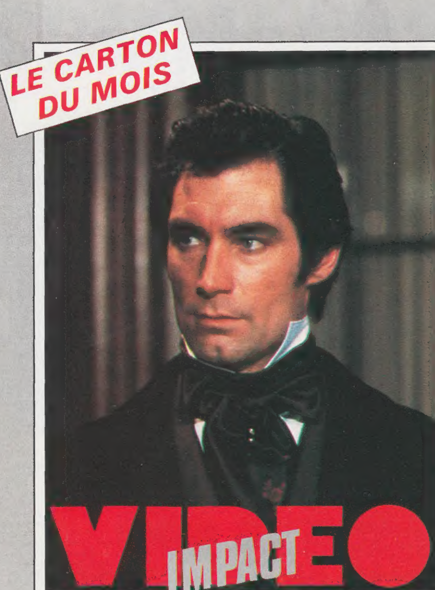
LA CRITIQUE

Les histoires de fesses sont de celles qui, socialement parlant, font des dégâts. Au lendemain de la dernière guerre en Italie, Anna, une bourgeoise cultive son ennui entre un mari magistrat de gauche et une belle-mère acariatre et impotente. Cette dernière lui reproche surtout de ne pas avoir d'enfants. Heureusement, il y a la bonne, la nouvelle, Angela, domestique d'origine paysanne. Blonde, les yeux bleus et vierge. Angela et Anna ne tardent pas à se trouver mutuellement des atomes crochus. Une certaine complicité naît entre elles, d'abord innocent, des attouchements, l'initiation aux caresses intimes dans l'eau jusqu'aux mollets histoire de voir ce qui s'y passe, entre les jambes. Pas vulgaire du tout, Salvatore Samperi possède même une certaine classe. D'ailleurs les décors sont beaux, la reconstitution d'époque soignée et la télévision diffuse de vieilles émissions de la RAI... Mais le spectateur de ce type de production se contrefiche du soin apporté au cadre ; seul les rondeurs dévoilées des deux interprètes féminines importent. Et à ce niveau, pas de quoi être déçu. Elles sont séduisantes, impeccablement filmées. La caméra glisse sur les corps, se permet quelques écarts qui auraient valu au film le X infâmant de la censure il y a dix ans seulement. Quant à la portée sociale de **La Bonne**, c'est un autre numéro. Engrossée par un pharmacien dépravé, la domestique s'en va vers sa campagne dénicher un mari tandis que la bourgeoise, enceinte du même homme, laisse croire à son mari que l'enfant est de lui. Evidemment, celui-ci gobe ce retour à sa virilité, pas vraiment saillante auparavant.

M.T.



La Bonne. *Italie-France, 1985. Prod. : Producteurs Associés/Pasofilm S.R.L. Réal. : Salvatore Samperi. Scén. : Salvatore Samperi, Alessandro Capone, Luca d'Alisera et Riccardo. Dir. Phot. : Camillo Bazonni. Mus. : Riz Ortolani. Int. : Florence Guérin, Katrine Michelsen... Dur. : 1 h 25. Dist. : Cannon France. Sortie le 22 juillet 1987.*



Le Docteur (Timothy Dalton)...

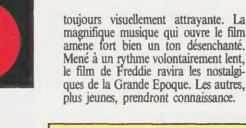
... et les assassins (Jonathan Pryce et Stephen Rea).



LE DOCTEUR ET LES ASSASSINS

Passé sous silence au festival d'Avoriaz (1986), héritier d'un bel échec en salles (20 000 entrées sur Paris), **Le Docteur et les Assassins** connaîtra, on l'espère, une revanche en vidéo. Gageons que le nom de Timothy Dalton, nouveau James Bond, ne sera pas pour rien dans cet hypothétique succès. Dalton tient ici le rôle d'un certain Docteur Rock, médecin de renom dont les expérimentations, en cette fin de dix-neuvième siècle, ne plaisent nullement à ses chers et distingués confrères. Ils s'offrent les services de deux déterreurs de cadavres. Mais les compères ne se contentent pas de profaner les sépultures : ils refroidissent eux-mêmes quelques laissés pour compte des quartiers miséreux de la ville.

Le metteur en scène, Freddie Francis, est l'un des artisans les plus fervents du style gothique, la touche « Hammer » qu'il a servi en tant que réalisateur et directeur de la photographie. Tourné en 1985, longtemps après l'extinction de ce cachet, **Le Docteur et les Assassins** est donc un produit d'un autre âge. Une relique précieuse puisque plastiquement d'une beauté de tous les instants. La description des bas-fonds dans le film s'avère hyper-réaliste mais



toujours visuellement attrayante. La magnifique musique qui ouvre le film amène fort bien un ton désenchanté. Mené à un rythme volontairement lent, le film de Freddie ravira les nostalgiques de la Grande Epoque. Les autres, plus jeunes, prendront connaissance.

U.S.A. 1985. Prod. : Jonathan Sanger. Réal. : Freddie Francis. Sc. : Ronald Harwood d'après un scénario original de Dylan Thomas. Int. : Timothy Dalton (le docteur Rock), Jonathan Pryce (Fallon), Twiggy (Jenny), Julian Sands (le Dr Murray), Stephen Rea (Broom), Phyllis Logas (Elizabeth), Beryl Reid (Mrs. Flynn).

LE PARRAIN

The Godfather *(1972). Réal. : Francis Ford Coppola, D'après Mario Puzo. Int. : Marlon Brando, Al Pacino, James Caan, Diane Keaton, Sterling Hayden. Distr. : C.I.C.*

Du best-seller de M. Puzo, F.F. Coppola a tiré un film dense, complexe et détaillé sur la vie d'une famille mafiosi : les Corleone. A petites touches, il dévoile le mode de fonctionnement de cette société patriarcale reposant sur l'autorité d'un patriache : le Parrain. Le tout repose sur un code d'honneur, celui de la parole donnée. Mais, on arrive à un changement de société ; aux domaines habituels de la Mafia : jeux, prostitution... se présente la drogue qui déplaît profondément à la tradition que représente Don Corleone (M. Brando).

Avec le **Le Parrain**, Coppola nous livre une saga familiale qui dépasse en intensité tous les « soap operas » que nous déversent les chaînes stéréotypées qui saturent nos téléviseurs. Les personnages ont leur personnalité qui évolue au gré de l'action qui n'est limitée ni par le temps ni par l'espace. On pénètre, en voyeur, dans un système rodé par les ans, où chacun tient sa place et où la tradition et la morale servent de garde-fous. Lorsque les limites sont dépassées, la violence aveugle devient le seul langage qui semble cependant déphasé. Il faut absolument retourner dans la norme.



OBJECTIF CENTRAL PARK

The Park is mine *(1985). Réal. : Steven Hilliard Stern. Int. : Tommy Lee Jones, Helen Shaver, Yaphet Kotto, Lawrence Dane, Eric Peterson. Distr. : Unicorn Studios.*

Le roman de Stephen Peters avait fait sensation à sa parution et participe à toute une série de récits sur le malaise des soldats revenant du Viet-Nam pour découvrir qu'ils n'ont plus leur place aux Etats-Unis et s'en vont souvent vivre en ermites dans les forêts. On a reconnu bien sûr vaguement la trame de **Rambo** et ce film n'aurait pas démérité dans la série tant l'idée de base est géniale. Mitch, un vétéran du Viet-Nam, reçoit une lettre et une clé d'un de ses copains de guerre. La clé est celle d'un dépôt d'armes situé en plein Central Park. Rejeté de partout, Mitch décide d'en faire son quartier général et d'interdire à quiconque d'y pénétrer pendant 3 jours. Il met en place toute une série de pièges qui déstabilisent les autorités policières qui ignorent à combien de personnes elles ont à faire. Rejoint dans sa « jungle » par une journaliste, Mitch obtient des réactions de sympathies du public mais est attaqué par l'armée. Les responsables finissent par avoir recours aux services de deux anciens commandos qui reconstituent en miniature la guerre du Viet-Nam.
Filmé à Toronto ce film aurait mérité un budget plus important qui lui aurait permis d'aller plus loin dans la démesure. Sans vedettes et réalisé par un inconnu **Objectif Central Park** risque fort de passer inaperçu et ça serait dommage. On vous aura prévenus. Bien sûr, le montage aurait pu être plus nerveux mais soyez sympas, ne chipotez pas, sinon on tire...

COMMANDO MASSACRE

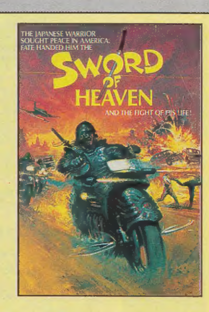
No dead heroes *(1986). Réal. : J.C. Miller. Int. : Max Thayer, John Dresden, Toni Nero. Distr. : Sunset Vidéo.*

Laissé pour mort au Viet-Nam par ses collègues des Forces Spéciales américaines, Harry Cotter (ne pas confondre avec Harry Cover qui, lui, est une grosse légume) est récupéré par un agent du K.G.B. Quelques années plus tard Harry, à qui on a implanté une puce électronique dans le cerveau, est devenu une véritable machine à tuer. De retour aux U.S.A. il se fait la main en massacrant sa propre famille : famille je vous hais ! Et sur l'inspiration de son mentor russe, il projette d'assassiner le Pape lors de son voyage au Salvador (serait-ce Harry Salvador !) puis sur sa lancée envisage de déstabiliser la C.I.A., les U.S.A. et le président (Rhône-Alpes Ray-Ban ?). Bon on plaisante, mais vous vous rendez compte ?
Heureusement le beau Richard Sanders, vieux baroudeur décide de reprendre du service pour détruire son pote Harry. Encore une bonne surprise avec ce **Commando Massacre** qui, sans prétentions, nous fait passer un excellent moment sans temps mort avec un maître-mot : l'action toujours l'action. Ça bouge bien... et nous on participe.

LE GLAIVE DE LA VENGEANCE

Sword of Heaven *(1985). Réal. : Byron Meyers. Int. : Tadashi Yamashita, Mel Novak, Gerry Gibson. Distr. : Empire Vidéo.*

Il y a 400 ans un météorite s'est écrasé près d'un sanctuaire bouddhiste ; les moines en



forgeront un sabre magique : L'épée du Paradis. Eh bien, merci Alain Decaux...
A notre époque, il appartient à une organisation para-militaire et est volé puis récupéré par un champion de karaté japonais qui se battra comme un chat sauvage (il ressemble d'ailleurs à Dick Rivers) pour le conserver. Que voilà une sympathique série B pleine de fureur et d'action avec des méchants comme on les aime : vraiment hargneux. Ainsi Cain, un maquereau mégalo et mélomane qui se débarrasse d'une religieuse en fauteuil roulant en la précipitant d'une falaise sur l'air de la Toccata de Bach. Le combat final se conclura par une décapitation du plus bel effet. Pour ce Glaive notre cœur balance.

UNE ETRANGE DISPARITION

Into thin air *(1985) Réal. Roger Young. Int. Ellen Burstyn Robert Prosky, Sam Robards Distr. Unicorn Studios.*
Habituellement lorsqu'un film annonce qu'il est basé sur des faits réels c'est pour nous prévenir à l'avance que ce que l'on va voir risque d'être dur à avaler. Pas ici, car malgré la jaquette qui pourrait faire croire qu'il s'agit d'un film fantastique, l'histoire est celle d'une tragique disparition comme il s'en produit des centaines chaque année. Le réalisateur traite le scénario avec la rigueur d'une enquête policière, sans effets laissant le sordide s'imposer à la fin. D'une banalité dérangeante, le film serait parfait pour un futur « Dossiers de l'Ecran » sur les disparitions de jeunes gens non expliquées.



HOOKER

Who killed Mary whats'er name *(1971). Réal. : Ernie Pintoff. Int. : Red Buttons, Sylvia Miles, Sam Waterston. Dist. : Prime Time Vidéo.*

Mort d'une putain est le sous-titre évocateur de cette œuvrette démodée sortie d'on ne sait où. Un ex-champion de boxe veut retrouver le meurtrier d'une prostituée ; il finira par mettre les poings dessus après une enquête sans relief. Le scénario est fadasse et la réalisation aurait pu être plus soutenue (hum !). Pour ceux qui auraient encore un doute : « A fuir ».



PUTAIN D'ENFER

Réal. : Imam Tantowi. Int. : Roy Martin, Eva Arnaz, Barry Prima. Distr. : Carrere.

Ce film indonésien glorifie la conduite héroïque de son peuple en 1945 lors de sa lutte pour l'indépendance contre l'envahisseur hollandais. D'un pays à l'autre la guerre est la même dans son horreur et **Putain d'enfer** passe par toute une série de figures imposées par le genre : attaque aérienne, guérilla urbaine, exode, embuscade, pont piégé, prisonniers torturés, massacre d'un village, revanche des survivants, etc. le tout en scope respecté. N'y cherchez pas la folie habituelle des films indonésiens malgré quelques scènes de tortures assez éprouvantes.

AMAZONS

Amazons *(1986). Réal. : Alex Sessa. Prod. : Hector Olivera & Roger Corman. Int. : Windsor Taylor Randolph, Penelope Reed, Joseph Whipp. Distr. : American Vidéo.*

Innocemment j'ai toujours cru que les Amazones se coupaient un sein pour pouvoir mieux tirer à l'arc ; à la vision de **Amazons** il semblerait que non et c'est tant mieux car les deux actrices principales ont des poitrines fabuleuses dignes de la jaquette dessinée par Boris (voir **Impact** N° 9). Attaquées par le vilain sorcier Kalungo, elles doivent retrouver le glaive magique pour en venir à bout. Comme dans tout film d'Héroïc Fantasy qui se respecte, cette quête ne sera pas facile et nos héroïnes seront confrontées à de nombreux dangers dont une femme-lionne. Par moments on se croirait revenu au bon temps des « peplums » des années 60 tout le monde joue le jeu, pas de clin d'œil complice ou d'humour au second degré. Rafraîchissant.

LE DUO DE LA MORT

Femina Ridens *(1978). Réal. : Piero Schivazappa. Eff. Spec. : C. Rambaldi. Int. : Philippe Leroy, Dagmar Lassander, Lorenza Guerrieri, Quasimodo. Distr. : Carrere.*

De **l'obsédé** à **The Caller** le thème du jeu du chat et de la souris a connu de beaux jours et à chaque fois le problème est de savoir qui est le chat et qui est la souris ? Le directeur d'une association philanthropique est contacté par une jeune femme qui s'intéresse à la stérilisation masculine. Il l'invite chez lui et lui tient un discours mysogine où il est question de sélection de la race qui rendra les femmes sexuellement indépendantes et la reproduction deviendra la parthénogénèse (merci Mr. Larousse). Bref, il la retient prisonnière et elle essaye de le séduire. Qui gagnera, je prends les paris...

KING OF THE CITY

King of the city *(1984). Réal. Norman Thaddeus Vane Int. Michaël Parks, Tony Curtis, Dee Wallace. Distr. Vestron.*
Un jeune motard décide de devenir célèbre à Hollywood et, en attendant, devient videur dans une boite de nuit. Lorsque la Mafia décide que le dancing doit servir à vendre de la drogue, il défend son patron en s'aidant d'un nunchaku. Si on enlève les scènes de danses et les chansons, il reste un moyen métrage encore trop long; c'est dire ! Dee Wallace chante et Tony Curtis déchante car il a pris un coupe de vieux. Esthétiquement, le film louche vers **streets of fire** mais instinctivement le spectateur, lui, louche vers sa montre



SLAPSTICK

Slapstick *(1982). Réal. : Steven Paul. Int. : Jerry Lewis, Marty Feldman, Madeline Kahn, Sam Fuller, Pat Morita, John Abbott. Distr. : Sunset Vidéo.*

Un film de Jerry Lewis demeuré inédit en France ? Voilà qui mérite l'attention. Après la vision ça s'explique car **Slapstick** décevra sans doute les fans de Jerry et ne lui en rapportera pas d'autres. Inspiré d'un livre de Kurt Vonnegut cette comédie plein de bonnes intentions est boiteuse, hésitant entre la tendresse et le délire. Franchement, on n'a pas envie d'en dire du mal mais on cherche l'argument positif irréfutable sans le trouver et croyez bien que ça nous coûte.

Marcel BUREL



SEX WARS

Hard plus science-fiction, le mélange a déjà fait ses preuves. Un Terminator qui baise à mort ses victimes, un vaisseau spatial qui carbure à l'énergie sexuelle... On ne les compte plus. **Sex Wars**, c'est le bouquet; **Star Wars** dans la moulinette de Bob Vosse (!). Longtemps après la guerre du sexe qui détruisit intégralement la planète Tyros, des navettes spatiales disparaissent mystérieusement. La Princesse Orgasma mène l'enquête et... Ça fornique dans tous les coins, dans des décors bidons sortis d'une production fauchée. Ceci dit, baiser dans le cosmos, dans un lointain futur revient à forniquer terrestre. Position du missionnaire, levrette, lesbiennes, langues fourrées. Evidemment les tenus changent ainsi que quelques accessoires ! Toutefois, le metteur en scène possède un certain humour, les filles ont une santé d'enfer et, visiblement prennent leur pied... Alors ? (Scherzo).



DERRIERE LA PORTE VERTE II

Les grands succès se doivent d'avoir une séquelle. Même dans le domaine du porno. Les frères Mitchell renvoient leur héroïne dans un univers de luxe où les diablotins se balancent à poil sur des trapèzes, la quéquette à l'air. L'autre monde est bien agréable. Les seuls flammes qui s'y agitent sont loin de vous brûler... Enfin bon, vous me comprenez parfaitement. Une séquence merveilleuse : l'héroïne chatouillée par une demi douzaine de nymphettes munies d'appareils bizarres et bourdonnants. D'autres dames s'occupent du minou pendant ce temps. Bien fait, excitant, cette **Porte Verte** est à franchir. (Scherzo).

NASTY GIRLS

Un film de... Henri Pachard, américain comme son nom ne l'indique pas. **Nasty Girls** n'est pas un X des familles. Tout y est permis, y compris se raser l'entre-jambe. Chômeuse, l'héroïne décide, avec quelques amies, de fréquenter les bars pour célibataires. La chasse à l'étalon commence; la drague porte ses fruits juteux. Mais nos dames sont sincères : elles cherchent vraiment l'amour. Et le trouvent généralement bien membrée. Fantasmes à go-go et toute la panoplie du hard qui ne se refuse rien. Les mateurs apprécieront. (Projection Privée).

SECRETS DE FEMMES

Secrets de Femmes, c'est une revue très en vogue où les lectrices racontent leurs expériences les plus sensuelles et leurs phantasmes les plus inavouables. Et voilà qu'arrive à la rédaction une belle secrétaire, Diane, comme on souhaite d'en voir débarquer une à **Impact**... La malheureuse, toute jeunette et toute mignonne doit lire tous ses textes libidineux dont elle imagine visuellement les scènes (nous aussi, ça tombe bien...) et alors ça finit par l'exciter, c'est humain, quoi ! A la fin du film elle succombe dans les bras de son patron et Dieu sait (non, pas lui !) qu'on l'attendait. Au secours, la scène !
Réalisé par Michel Barny et produit par Marc Dorcel, **Secrets de Femmes** bénéficie d'une photographie extraordinaire, très lumineuse et couleur chair, et d'un tout petit scénario quand même. Dans le hard c'est déjà ça.

Alphonse LAMOI.





Les deux photos : SECRETS DE FEMMES

FESTIVAL DU SUPER 8

La jolie revue **Mad Movies** organise le trés beau 4e Festival du Super 8. Les agapes sont prévues pour le samedi 26 septembre de 11 h 30 à 18 h 30 au Théâtre de Paris, 15, rue Blanche 75009 Paris. Au programme : 15 films super 8, mais aussi 5 films 16 mm, un concours de maquillage, un spectacle d'horreur en direct sur scène et autres réjouissances. Les places sont déjà en vente, 30 F, à la Librairie du cinéma **Movies 2000**, 49, rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris. Ouverte de 14 h à 19 h (sauf dimanche et lundi).

FESTIVAL DU CINEMA FANTASTIQUE

A Rennes, au cinéma « Les Colombiers », on nous annonce pour le mois d'août **Phantom of the Paradise** (les 8 et 9), **Terminator** (12, 13 et 14), **Ténèbres** (19,20 et 21), **Toxic** (22 et 23), **Re-Animator** (24 et 25), **Dune** (29 et 30), **Dead Zone** (31 et 1er septembre) et encore d'autres films que tout bon impacteur se doit d'accrocher à son palmarès. Et si vous m'écoutiez au moins quand je vous parle, au lieu de regarder toutes ces femmes nues...

SCHWARZENEGGER

PREDATOR

TWENTIETH CENTURY FOX présente une production GORDON-SILVER-DAVIS avec ARNOLD SCHWARZENEGGER dans PREDATOR avec CARL WEATHERS
musique de ALAN SILVESTRI photo DONALD McALPINE, ASC décorateur JOHN VALLONE effets spéciaux visuels R/GREENBERG ASSOCIATES, INC. créature de STAN WINSTON
scénario JIM THOMAS & JOHN THOMAS produit par LAWRENCE GORDON, JOEL SILVER et JOHN DAVIS réalisé par JOHN McTIERNAN

le livre est édité aux PRESSES DE LA CITÉ

enregistrement DOLBY STEREO

produit en association avec Amercent Films et American Entertainment Partners L.P.

couleurs par DeLuxe

distribué par TWENTIETH CENTURY FOX FRANCE

